



1° R  
11111

BIBLIOTHEQUE  
LOUIS FERRAND  
N<sup>o</sup> 3670

Achat des Musées Nationaux  
Musée des Arts et Traditions Populaires

LE MARTIRE  
DE LA GLORIEUSE  
SAINTE REINE  
D'ALISE.  
TRAGEDIE.

Composée par Maître CLAUDE TERNET,  
Professeur ès Mathématiques, & Arpenteur  
Juré pour le Roi au Châlonnois

Dédiée à MONSIEUR  
l'Evêque d'Autun.



A TROYES,  
Chez la Veuve de JACQUES OUDOT, & JEAN  
OUDOT fils, Imprimeur-Libraire,  
rue du Temple.

M. DCC. XVI.



89.503



A MONSEIGNEUR,  
MONSEIGNEUR L'ILLUSTRISSE  
EVESQUE D'AUTUN.



MONSEIGNEUR,

Voici une grande Sainte qui  
desire derechef d'englanter les ferti-  
les colines d'Alise; mais elle qui n'a  
craint autrefois de se presenter devant  
le cruel Olibre, apprehende néanmoins  
d'entrer en cet Amphiteâtre de la Fran-  
ce, où il y a autant d'opinions que de  
spectateurs, sans avoir l'Aprobation de  
votre Grandeur. Si vous considereZ  
celle qui vous parle, vous ne lui devez  
dénier ce devoir, puisqu'elle est née  
dans votre Diocèse, en un lieu qui vous  
appartient, & qu'au tems des plus fu-  
rieuses persecutions de l'Eglise, elle n'a

A B

A Monseigneur d'Autun.

épargné le plus précieux de son sang pour  
la confession de la Foi Orthodoxe : les  
Miracles qui se font journellement par  
les mérites de cette Sainte, vous y doi-  
vent davantage obliger. Vous, MON-  
SEIGNEUR, qui paroissez pour une des  
grandes Lumieres de la Chrétienté,  
Et vos éclatantes vertus, qui vont  
au delà des plus sublimes pensées, Et  
des plus riches expressions, vous font  
passer pour un Miracle de la Nature,  
et un prodige de la même Sagesse: Donc  
mes respects Et mon silence me tient lieu  
d'éloquence Et d'esprit, esperant que vo-  
tre bonté recevra cette Tragedie d'aussi  
bon cœur que vous la présente celui qui  
desire d'être toute sa vie,

MONSEIGNEUR,

De votre Grandeur,

Le très-humble, & très-obéissant  
serviteur, C. TERNET.

XX

ARGUMENT DE LA PRESENTE  
Tragedie.

SAINTE REINE prit sa naissance dans l'il-  
lustre Cité d'Alise, située en la Gaule Cel-  
tique, au Diocèse d'Autun & pays d'Auxois au  
Duché de Bourgogne, d'une très-noble Famille  
de la Province. Son Pere s'apelloit Clement,  
fort attaché à la superstition Payenne. Sa Mere  
ayant payé le tribut à la nature, incontinent a-  
près sa naissance elle fut mise entre les mains  
d'une Nourrice Chrétienne, qui la fit baptiser,  
l'instruisant en la Religion Catholique selon  
que son âge portoit. Son Pere & ses autres Pa-  
rens tâchoient de l'en détourner tant qu'ils pou-  
voient, jusqu'à la menacer de la faire mourir:  
mais par la grace de Dieu, toutes ses furieuses  
vagues se brisoient contre le rocher de sa con-  
stance inébranlable,

Olibre Lieutenant de l'Empereur en France,  
étant venu à Alise pour informer contre les  
Chrétiens, on lui présente cette noble Vierge,  
qui reluisoit en beauté sur toutes les filles de son  
tems, comme le Soleil emporte le prix sur les  
Etoiles. Si-tôt que le Tyran l'eût apperçue,  
il fut tellement épris de sa beauté, qu'il lui pro-  
mit, que si elle vouloit adherer au Paganisme  
& à ses Sacrifices abominables il la rendroit la

rendroit la premiere des Gaules: ce qu'ayant refusé, il la fit mettre en prison jusqu'à son retour d'Allemagne. Il l'invité derechef à offrir de l'encens à ses fausses Divinitez. La Vierge méprisant ses promesses, & se moquant de les menaces, il la fit étendre sur le chevalet & battre des verges, tant qu'elle tiroit les larmes des yeux de ceux qui la regardoient. Olibre enragé de dépit lui fit déchirer la chair avec des peignes de fer, puis la fit reconduire ainsi ensanglantée en la prison, où passant la nuit en prieres, elle appercût une Croix, qui sembloit toucher de la Terre au Ciel, & une Colombe assise au haut qui la saluoit, l'avertissant que bien-tôt elle recevrait la Couronne de gloire pour la récompense de ses travaux, dont la Vierge sentit son courage enflamé plus fort qu'auparavant. Le lendemain Olibre la fit derechef étendre sur le chevalet & brûler ses côtes avec des lampes ardentes, puis la fit jetter pieds & mains liez en une cuve d'eau froide: l'eau se changea en rosée, ses liens se rompirent, la terre trembla, & la Colombe qui lui étoit aparue la nuit se posa visiblement sur sa tête, son ame à la vûe d'un chacun fut honorablement portée par les Anges au Ciel, son Corps fut enterré par les Chrétiens à Alise.



## LES NOMS DES ACTEURS.

SAINTE REINE.

PHILOMENE, Nourrice de Sainte Reine.

CLEMENT, Pere de Sainte Reine.

LEONICE, Tante de Sainte Reine.

OLIBIE, Lieutenant de l'Empereur.

LUCIE, son Confident.

FULCE, premier Soldat.

ENCLASTRE, Geolier.

EVANDRE, Bourreau.

NICAN, Valet de Bourreau.

CŒUR DU PEUPLE.

L'ANGE en forme de colombe,

---

*La Scene est à Alise en la Chapelle de  
Sainte Reine.*



TRAGEDIE  
DE SAINTE REINE.

ACTE PREMIER.  
SCEINE PREMIERE.

PHILOMENE, SAINTE REINE

PHILOMENE.



EINE, mon doux souci, objet rare &  
charmant,

Qui êtes de mes sens l'unique mouve-  
ment,

Sujet de mes amours, & de ma sainte envie,  
Que j'aime après mon Dieu comme ma propre vie,  
Mon Dieu juste & clement, benin & gracieux,  
Qui m'a fait l'instrument pour vous ouvrir les cieus,  
Je lui rends tous les jours des graces infinies,  
D'avoir par sa bonté, vos volontez unies:  
A ce celeste Epoux, & ce Phœnix des Amans,  
Qui enyvre les cœurs, d'heureux contentemens,  
Attire les desirs, & échauffe les ames,  
Des brasiers éternels de ses plus pures flammes.

SAINTE REINE.

Oüi, ma chere Nourice, oüi Madame, c'est vous,

C'est vous d'où vient ce bien dont je connois l'époux,  
 Qui me fort des cachots de l'ombreux Paganisme,  
 Pour vivre sous les loix du vrai Christianisme ;  
 Mais puisque nous avons un honnête loisir,  
 Que nos troupeaux laineux repaissent à plaisir,  
 De grace contez-moi au frais de ce feuillage,  
 Comme j'ai délaissé cet horrible esclavage.

## PHILOMENE.

Vous n'aviez pas un mois que la barque sans yeux,  
 Fit plonger votre Mere ès palus stigeux,  
 Sans connoître un seul Dieu, qui fit le Ciel & l'Onde,  
 Et la Terre abaissa dans le centre du Monde :  
 Dont elle fut privée effroyable malheur !  
 De ce souverain bien d'où vient votre bonheur,  
 Votre Pere étonné dans ces tristes allarmes,  
 Vous prit entre ses bras, vous arroufant de larmes,  
 Puis vint à jointes mains me prier d'avoir soin,  
 De vous alimenter en ce present besoin :  
 Je l'accepte aussi-tôt, & dans ce saint office,  
 J'accomplis le devoir de Mere & de Nourrice,  
 Substantant votre corps du Nectar de mon sein,  
 Et votre noble esprit d'un mets si souverain :  
 A peine marchiez-vous d'une jambe tremblante  
 Que je vous aprenois l'Oraison excellente,  
 Qui succinte comprend tout ce qui nous défaut,  
 Le Symbole de la Foi, le décalogue haut,  
 Les dons du S. Esprit, les doux fruits qu'on en tire,  
 Peupler les vertus, & les vices détruire :  
 Ainsi vous ayant fait dûement catéchiser,  
 Au Lavatoire saint je vous fis baptiser,  
 Afin de vous tirer de ce cruel servage,  
 Où la coulpe d'Adam tous les mortels engage,  
 C'est le vrai sceau qui grave en votre noble esprit,  
 Cette adorable Loi de mon doux Jesus-Christ,

Puis donc que vous l'avez saintement embrassée,  
 Quand de vos parens vous feriez delaisée,  
 Ne craignez leurs fureurs, ne craignez leurs couroux,  
 Confortez-vous en Dieu votre fidel époux,  
 Soyez comme un rocher, ferme & inébranlable,  
 Quand il faudroit souffrir la mort épouvantable,  
 Et les plus grands tourmens qu'on puisse exagerer,  
 Ne les appréhendez, & tâchez d'imiter,  
 Votre aimable Jesus, contemplez les merveilles  
 Qu'il a fait pour nous tous, ses douleurs n'ont pareilles,  
 Sa Couronne, ses foüers, ses durs cloux & sa Croix,  
 Et vous voudrez pour lui mourir cent mille fois.

## SAINTE REINE.

Soit benit à jamais cette heure fortunée,  
 Que du Ciel étheré je fus predestinée,  
 C'est à vous après Dieu à qui je dois ce bien,  
 J'offre à mon bien aimé ce cœur qui est tout sien :  
 J'adore mille fois sa haute providence,  
 Qui défillant mes yeux de l'obscure ignorance,  
 M'éclaire du flambeau de la divine Foi : [ mon Roi ;  
 Mon Dieu, mon bien, mon Tout, mon Sauveur, &  
 Si dont il faut pour lui souffrir dix milles peines,  
 Tant qu'il me fournira du sang dedans mes veines,  
 Que j'aurai de plaisir, ô que j'aurai d'honneur :  
 De l'épancher pour lui, quel suprême bonheur !  
 Si sa toute bonté me veut faire la grace,  
 De suivre des Martyrs les glorieuses traces.

## PHILOMENE.

Ma fille qu'il me plaît d'oüir votre desir,  
 Et qu'un brasier saint votre cœur vient saisir,  
 Dans un commencement d'une tendre jeunesse,  
 Votre gentil esprit a beaucoup de sagesse,  
 Jesus vous la maintienne & accroisse tousjours.

## SCÈNE II.

CLEMENT, *Pere de sainte Reine.*

LEONICE.

CLEMENT.

**H**Elas ! ma chere Sœur, quel Dieu, quel Ciel,  
 quel Astre,  
 Verse dessus mon chef un si triste defastre ?  
 Quelle fatalité m'a ourdi ce malheur,  
 Quel cruel desespoir, quelle extrême douleur,  
 Je n'avois ici bas qu'une petite fille,  
 Le Miroir des beautez, & l'honneur de sa Ville,  
 Et sçavoir qu'elle fuit la superstition,  
 De ce Christ qui s'épanche en toute Nation,  
 Méprisant de nos Dieux les grandeurs immortelles :  
 Pour d'un Crucifié suivre les loix nouvelles :  
 Que ferai-je à cela ?

LEONICE.

Ah ! mon frere vraiment,

Avant que de rien croire il faut premierement,  
 Sçavoir d'elle, en tout cas, si elle est si peu sage,  
 De faire cette injure à tout son parentage,  
 Abandonnant ainsi la Loi de ses Majeurs,  
 Pour suivre des Chrétiens la secte & les erreurs.

CLEMENT.

Votre avis est très-bon, discrette Leonice,  
 Et pour le mieux sçavoir, allons chez la Nourrice,  
 Doubtons un peu le pas, quoique cet âpre mont,  
 Soit bien rude pour moi, j'en ai la sueur au front :  
 Mais l'extrême desir de lui parler me presse,  
 Je n'ai que déplaisir, que deuil, & que tristesse,  
 Et ne puis recevoir de consolation,  
 Que je ne sçache au vrai sa résolution,  
 Ma fille, êtes-vous là ?

SAINTE REINE.

CLEMENT.

Que vous plaît-il mon Pere ?

Ma fille, dites-moi, vous qui m'êtes si chere,  
 Vous que j'aime si fort & si parfaitement,  
 Vous qui êtes ma joye & mon contentement,  
 Qui devez être un jour de ma blanche vieillesse,  
 L'apui, le doux soulas, l'espere de ma lieffe,  
 Est-il possible hélas ! dites-moi franchement,  
 Reine, que vous avez si peu d'entendement,  
 De quitter notre Loi pour prendre miserable,  
 Du Fils d'un Charpentier la Loi vituperable.

SAINTE REINE.

Mon cher Pere je veux vous dire franchement,  
 Que j'adore Jesus, Auteur du Firmament,  
 Qui prit notre nature es flancs d'une Pucelle,  
 Pour laver dans son Sang, la coulpe originelle,  
 Coulpe hélas ! qui privoit les hommes malheureux,  
 De l'aimable séjour des Anges bienheureux,  
 Non Fils de saint Joseph, cher Epoux de sa Mere,  
 Mais du Dieu Immortel, engendré de son Pere,  
 De toute éternité, & né en tems & lieu,  
 De cette sainte Vierge, & vrai Homme, & vrai Dieu  
 Par l'opération & mystere adorable,  
 Du sacré saint Esprit, Dieu juste & immuable,  
 Tout-puissant, tout parfait, tout beau, tout glorieux,  
 Qui éternellement regnera dans les Cieux ;  
 C'est ce doux Redempteur, c'est ce vrai Dieu mon Pere  
 Seule digne d'être aimé, que j'adore & revere,  
 Et non pas comme vous des Dieux d'or & de bois,  
 Dénués de pouvoir, de parole & de voix.

CLEMENT.

O malheureuse fille ! ô engence maudite !  
 Les Dieux te puniront comme tu le mérite,

Si tu ne quitte en bref sa détestable erreur ;  
Semée depuis peu par ce faux Imposteur ,  
Croire un Dieu immortel , que deux cens mille âmes  
Ont vû mourir en Croix , par des tourmens infâmes

SAINTE REINE.

Il est vrai qu'il est mort pour notre iniquité :  
Mais le troisieme jour il est ressuscité.

CLEMENT.

Les siens l'ont dérobé , puis ils ont fait accroire ,  
Qu'il est monté au Ciel tout rayonnant de gloire.

SAINTE REINE.

Les Juifs ont inventé ce mensonge aparent ,  
Les Gardes corrompus par or & par argent ;  
L'Ange , les vêtemens , l'heureuse Magdelaine ,  
Ses compagnes aussi en font preuve certaine :  
Saint Thomas qui lui mit les doigts dans son côté  
Fait preuve assurément de cette verité ,  
Et mon Sauveur qui tient en main les destinées ,  
Ayant prédit que quatre fois dix années ,  
Cette Ville autrefois l'honneur de l'Univers ,  
Pour ce grand paricide , & crimes trop pervers ,  
Verroit les Citoyens , leurs enfans & leurs femmes ,  
De famine agitez renversez sous les lames :  
Ses Superbes Palais & ses beaux bâtimens ,  
Entierement rafez jusqu'aux fondemens ,  
Et ne pardonne point à ce merveilleux Temple ,  
Où l'homme saint , son Dieu d'un oeil ravi & contépl

CLEMENT.

Ce n'est pour ce sujet que ce peuple méchant ;  
Passa sous la fureur du coutelas tranchant ,  
Son desastreux malheur n'arriva d'assurance ,  
Que d'avoir méprisé de Cesar la puissance.

SAINTE REINE.

Mon Pere n'en doutez , car il est très-certain ,

Qu'il est ressuscité , ce grand Dieu souverain ,  
Après s'être aparu aux Apôtres , aux femmes ,  
A ses amis secrets , & aux fideles ames ,  
Et leur parlant du Ciel , & mange avec eux ,  
Une nuée enfin le déroba à leurs yeux :

A l'entour volleront mille bandes ailées ,  
Qui tous l'accompagnoient es voûtes étoillées ,  
Chantant son laus sacré en dix mille beaux vers ,  
En remplissant les airs d'armonieux concerts ,  
Envoyant par après à sa troupe fidele ,  
L'Esprit Consolateur qui d'amour & de zele ,  
Les ayant tous remplis ont prêché en tout lieu ,  
Qu'il étoit le Messie & le vrai Fils de Dieu.

CLEMENT.

Je vois donc bien que vous voilà résoluë ,  
De suivre cette Loi par puissance absolue ,  
Mais étant votre Pere , n'ai je pas le pouvoir ;  
De vous faire en un mot metre en votre devoir ?  
Une fille bien sage doit obéir à son Pere ,  
Et vous croyez plutôt une fiere megere ,  
Une fiere lamie , une peste , un venin ,  
Que moi qui vous cherit comme un Pere benin :  
Mais je jure le Ciel que dedans ma colere ,  
Je vous ferai sentir tout le pouvoir qu'un Pere ,  
Peut dessus son enfant , user de châtiment ,  
Punissant vos mépris si extraordinairement ,  
Que la posterité fera cas de mon zele ,  
Pour avoir corrigé une fille rebelle.

SAINTE REINE.

Il est très-veritable , & Dieu le veut ainsi ,  
Qu'un enfant bien appris doit avoir du souci ,  
D'honorer ses parens , leur porter révérence ,  
Les aimer , les cherir avec obéissance ,  
Selon droit & raison , mais ils ne doivent pas ,

Tellement s'écarter, & en faire du cas,  
 Qu'abandonnant leur Dieu au peril de leurs ames,  
 Ils encourent d'Enfer les suplices infames,  
 Je mourai bien plutôt, que pour respect humain,  
 Je transgresse les Loix de mon Dieu souverain.

C L E M E N T.

Fuis, fuis de devant moi, maudite créature,  
 Qui violant les droits du Ciel & de la nature,  
 Veux de foibles raisons mon pouvoir s'indiquer,  
 Qu'en dites-vous ma Sœur?

L E O N I C E.

On se doit appliquer,

De ne souffrir les siens être de loi contraire.

C L E M E N T.

Et d'user de rigueur ne le dois-je pas faire?  
 Mais je vous prie aussi de lui parler encore,  
 Vos discours font fluans, & coulent comme l'or,  
 Peut-être pourriez-vous émouvoir son courage,  
 Et de son esprit avoir quelque avantage.

S C E I N E III.

L E O N I C E, S A I N T E R E I N E.

L E O N I C E.

**R**eine, prêtez silence aux accens de ma voix,  
 Je vous veux témoigner l'amour que je vous  
 dois,

Mais pourquoi êtes-vous rebelle à votre Pere,  
 Tâchez vous toujours de le mettre en colere?  
 Lui qui vous cherit tant, lui qui vous aime mieux,  
 Mille fois que son cœur, mille fois que ses yeux,  
 Considerant en vous tant de beautez écloses,  
 Tant de lys, tant d'œillets & d'odorantes roses,  
 Et recherchée aussi de plusieurs Grands Seigneurs,  
 Croyant vous voir bien-tôt favoriser les douceurs,

D'un

D'un himen chaste & saint, & de si belle couche,  
 Naitre de rejettons de la mourante souche,  
 Et vous voulez enfin ingrâte tenailler,  
 Son cœur plein de chagrin & tant le tenailler,  
 D'ennuieuses langueurs que vous aurez la gloire,  
 De l'envoyer bien-tôt deffous la tombe noire,  
 O barbarie étrange! ô dure cruauté!  
 O cœur plein de malice & déloyauté!

S A I N T E R E I N E.

Madame, c'est à tort que me donnez ce blâme;  
 J'aime mon Pere autant que j'aime ma propre ame,  
 Il devoit louer Dieu & priser mon dessein,  
 Car Jesus comme à moi lui tend déjà la main,  
 Si quittant ses erreurs & son Idolâtrie,  
 Il lui donne son cœur, son ame & sa vie,  
 Dieu nous appelle tous, & même il nous prévient,  
 S'il ne sauve pas, c'est à lui seul qu'il tient:  
 S'il meurt en cet état il est très-manifeste,  
 Qu'il ne jouira pas de la gloire celeste:  
 Car personne ne peut hériter de ce lieu,  
 Si ce n'est par le Sang de ce vrai Fils de Dieu.

L E O N I C E.

Je ne vous parle plus, je perds ici ma peine,  
 Vous êtes, je vois bien, temeraire & hautaine,  
 Vous devriez devant nous humble vous abaisser;  
 Les Dieux qui les malfaits ne veulent pas laisser  
 Impunis vengeront les noirs flots de Cocite,  
 Votre rebellion & votre démerite.



## S C E I N E I V.

CLEMENT , LEONICE , SAINTE REINE ,  
PHILOMENE.

C L E M E N T.

**L**eonice ma sœur, que vous a-t'elle dit ?  
Avez vous arraché de son crédule esprit,  
Cette maudite erreur qui la rend misérable,  
Dans cette opinion est-elle inviolable ?

L E O N I C E.

Son cœur paroît plus dur que même le rocher,  
Les discours plus charmans ne la peuvent toucher,  
De tout ce que j'ai dit, elle en fait moins de compte  
Que le superbe écueil que la vague surmonte.

C L O M E N T.

O deffastre cruel ! ô pertinacité !  
Des filles de ce tems quelle témérité,  
Quel sot zele impieux, c'est vous ô Philomene,  
Qui faites qu'és erreurs son esprit se promene,  
C'est vous qui la paillez de ces fantômes vains,  
Que j'eusse bien mieux fait si l'ôtant de vos mains,  
Je l'eusse fait nourrir du sang d'une Lionne,  
D'une fiere Tigresse, ou d'une Ourse félonne,  
Car elles n'ont pas tant que vous de cruauté,  
De rage, de fureur & de déloyauté :  
Mais puis qu'il n'y a rien, cruelle qui te touche,  
Tu devient beaucoup plus que ces bêtes farouche,  
De ton cher géniteur commence à t'aprocher,  
Et comme un l'Esfrignon repais-toi de sa chair ;  
Mon sort sera bien doux, si ta main furieuse  
Veut ainsi terminer ma vie malheureuse :  
Car puisque tu te plaît de voir couler mes pleurs,

Que je voye promptement la fin de mes douleurs,  
Appelle à ton secours ta barbare Nourrice,  
Afin que mieux ta rage & fureur s'accomplisse ;  
Mais suis-je maintenant un lâche devenu,  
Ayant le front ridé, & le poil tout chenu,  
Quoi suis-je transformé d'Achile en sot Tersite ?  
N'ai-je plus de vigueur, de force & de mérite ?  
Oùï, oùï, je puis encore vous mettre à la raison,  
Et vous bien châtier quand il sera de raison.

P H I L O M E N E.

Monsieur vous avez tort de m'appeller barbare,  
Après avoir nourri une fille si sage,  
Et l'avoir bien instruite en la loi du vrai Dieu,  
Qui doit être adoré & servi en tout lieu.

C L E M E N T.

C'est le juste sujet qui me met en colere,  
J'aimerois mieux la voir mourir de mort amere,  
Par dents d'un lion ou d'un loup affamé,  
Ou de mille coûteaux voir son cœur entamé,  
Que de la voir sujette à une loi nouvelle,  
Méprisant de nos Dieux, la grandeur immortelle,  
Je vous commande donc de l'en dissuader.

P H I L O M E N E.

Vous perdez votre peine à me le commander.

C L E M E N T.

Je veux que tu le fasses & que tu m'obéisses.

P H I L O M E N E.

Nous souffrirons plutôt le plus cruel supplice,  
Qu'il se puisse inventer.

S A I N T E R E I N E.

Mon Pere ne croyez,

Que nous ayons ainsi l'esprit dévoyez,  
De me penser fléchir, votre espérance est vaine,  
Vous perdez votre tems, vous perdez votre peine,

Quand vos discours seroient plus coulans que le miel  
Pour vous nous ne voulons perdre les biens du Ciel.

C L E M E N T.

Tu t'en repentiras, fille dénaturée,  
Et devant qu'il soit peu, tu es bien assurée,  
Que tu resentiras ce que c'est d'offenser,  
Un pere, qui ne peut cette injure effacer.

S C E I N E V.

C L E M E N T, L E O N I C E.

C L E M E N T.

**S**Ortez des creux Enfers fieres sœurs Eumenides,  
Pour punir les forfaits des filles paricides,  
Puisque tous les tourmens qu'on peut trouver ici bas,  
Les chaînes, les cailloux, les sanglans côutelats,  
Les chevalets, les feux & les autres suplices,  
Sont peult de choses aux prix de ces grands maléfices,  
Je n'ai qu'un seul enfant, & je vois ô pitié!  
Qu'elle n'a pour son pere un seul trait d'amitié,  
Elle voudroit bien voir mon foible corps descends,  
Dans un sepulchre noir pour se réduire en cendre,  
A ces forts sentimens je ne puis resister,  
Mon mal est sans remede, il la faut contenter,  
Mais avant que d'aller à la mortelle rive,  
Il faut que par ma main la cruelle y arrive.

L E O N I C E.

Mon Pere gardez-vous bien d'avoir ce sentiment,  
Voudriez-vous tremper si inhumainement,  
Vos mains dans votre sang, il ne faut pas qu'un pere  
A l'endroit d'un enfant soit cruel & severe,  
Le tems rartene tout, quand cette jeune ardeur,  
Qui la fait obstiner, sera dans la froideur,

Vous la verrez plus douce, & viendra sans doutance  
Demander à genoux pardon de son offense,  
Et lors reconnoissant les grands Dieux immortels,  
Offrira de l'encens à leurs dévots Autels.

C L E M E N T.

Et lors que je serai en ma triste demeure,  
Tout seul & désolé il faudra que je meure :  
Hélas ! je n'aurai plus de consolation.

L E O N I C E.

Frere prenez courage dans votre affliction,  
Vous ne pouvez aller contre les destinées,  
Qui ont si sagement les choses ordonnées :  
Il s'y faut conformer & laisser faire aux Dieux,  
Qui font comme il leur plaît en terre & dans les cieux.



\*\*\*\*\*

A C T E I I I.

---

## S C E I N E I.

O L I B R E , L U C I E .

O L I B R E .

**A**insi que j'ai dompté le cœur de l'Asie,  
 Les Bactres, les Hircans, la Parapanisite,  
 Les Partes, le Persel, Albe & le fiere Medois,  
 Et fait au sang humain rougir les Champs Indoïs,  
 Qui ai au grand Cesar renduë assujettie,  
 La Serique, la Tane, & la froide Syrie,  
 La Piside & Bitin, à leur dam n'ont-ils pas  
 Senti la pesanteur de mon robuste bras,  
 L'Arabe & le Syrien, la belle Palestine,  
 Se voulant prendre à moi, ils ont trouvé leur ruine:  
 Bref, il n'y a coin dedans tout l'Orient,  
 Qui ne sçache que vaut mon glaive foudroyant,  
 Tant de braves soldats & de grands Capitaines,  
 A qui j'ai commandé sont témoins de mes peines,  
 Que je n'épagnois pas ni les feux ni le fer,  
 Pour ces séditions & mutins étouffer:  
 Mais principalement cette maudite engeance,  
 Qu'on appelle Chrétiens connoissant ma puissance,  
 Car pour exterminer ces malheureux bannis,  
 Je les ai châtiés de tourmens infinis,  
 Les Dieux, les Puissans auront toujourns mémoire,  
 Comme je suis jaloux de conserver leur gloire,  
 Sçachant ce que j'ai fait contre ces contempteurs,  
 Qui veulent mépriser leurs suprêmes grandeurs,

Or que de nouveau ce Monarque invincible,  
 M'envoye en Occident comme un foudre terrible,  
 Pour écraser les chefs de tous séditions,  
 Si j'en trouve quelqu'un qui trop audacieux,  
 Prévarique ses loix, ou qui malheureux ose,  
 Contre moi s'oposer, dès l'heure je propose,  
 Qu'il n'y a ni destin, ni favorable sort,  
 Qui les puisse exempter des rigueurs de la mort,  
 Tu sçais, mon cher ami, comme depuis Marseille,  
 Ceux qui à mes desseins n'ont pas prêté l'oreille,  
 Ont ja été traitez, & Alise soudain,  
 Sçaura un peu que vaut d'offencer le Romain.

L U C I E .

Il est vrai qu'autrefois les fières peuples des Gaules,  
 Refusoient de porter sur leurs fortes épaules,  
 Le joug Capitolin, & que Jules Cesar  
 Les ayant entrepris coururent bien hazard,  
 Et pourtant la valeur de cette ame Royale,  
 Les ren hit tous sujets à l'Aigle Imperiale,  
 Et vous qui l'égalez en force & en pouvoir,  
 Ne pouvez-vous pas contenir au devoir,  
 Et pour punir promptement cette Chrétienne race,  
 Qui méprise nos Loix d'une insolence audace.

O L I B R E .

Je le puis, je le veux, sus allez de ce pas,  
 En mon Camp, & soudain dites à mes soldats,  
 Que ceux qu'ils trouveront, soit hommes, femme, fille,  
 Qu'on les saisisse d'une façon subtile,  
 Qu'ils soient bien garottez de longs & forts liens,  
 Car on m'a averti qu'ils sont tous Magiciens:  
 Et quand je les tiendrai entre quatre murailles,  
 Ils ne pourront alors échaper, les canailles,  
 Et s'ils ne veulent pas encenser à nos Dieux,  
 Je leur ferai souffrir des tourmens furieux.

LUCIE.

C'est raison grand Préfet que je vous obéisse,  
Je m'en vais promptement accomplir mon office.

## S C E I N E I I.

PHILOMENE, SAINTE REINE.  
PHILOMENE.

**R**eine, voici le tems, voici Noble Pucelle,  
L'Agréable faison que le Ciel nous appelle,  
C'est maintenant qu'il faut les armes à la main,  
Combattre les desseins d'Olibre l'inhumain,  
Qui tout plein de fureur, de colere & de rage,  
A juré des Chrétiens la perte & le dommage,  
Méprisons, méprisons ses plus cruels efforts,  
Et ne craignons celui qui peut tuer les corps,  
Mais le Dieu Tout-puissant qui sous la froide lame,  
Peut faire en un moment périr le corps & l'ame :  
S'il faut mourir pour lui ne fuions les tourmens,  
Et cherchons dans les feux du rafraichissement,  
Que le dur chevaler, la rouë & les supplices,  
Soient nos ébattemens & nos chers délices,  
Car mille ans de tourmens ici-bas & de pleurs,  
Sont moind qu'un jour de joye es célestes rondeurs.

SAINTE REINE.

Vos avis sont très-bons, aimable Philomene,  
Et déjà je voudrois me voir en cette peine,  
De paroître devant ce Tyran furieux,  
Si Dieu trouve à propos que ce soit pour mon mieux  
Et dès-lors que je lis les divines légendes,  
Des Saints qui de leur sang font à Jesus offrandes,  
J'admire la valeur de ces braves guerriers,  
Qui dessus les Tyrans remportent les lauriers,  
Je pense voir encore un Athelette invifible,

Ce grand Protomartyr, qui sous la pluye horrible,  
Des cailloux aceable, se met à deux genoux,  
Et prioit Dieu pour ceux qui l'affommoient de coups,  
Je vois d'autre côté le Prince de l'Eglise, [chise,  
Qui suivant son Sauveur d'un cœur plein de fran-  
Humble donne ses pieds & presente ses bras;  
Pour être mis en Croix la tête contre bas,  
Le meurtrier coûtelas, qui comme une tempête,  
Du Docteur des Gentils va séparant la tête,  
M'apprend combien d'amour il a eu pour son Dieu,  
L'Alcide saint Laurent qui étoit au milieu,  
D'un perfide Tyran, & toute la malice,  
Qui orne de son Sang l'étendart de la Croix,  
Et lave son étole au Sang du Roi des Rois, [route,  
Nous témoignent vainement qu'il faut suivre leur  
Pour posséder les biens de la céleste Voûte.

PHILOMENE.

Courage, chere amie, il faut de mieux en mieux,  
Vous perfectionner au bien qui vient des Cieux,  
La Vie des Martyrs est l'unique modèle,  
Où se doit arrêter un cœur vraiment fidèle;  
C'est dans ce beau miroir où brilloient les vertus,  
Et où les vices sont sous ses pieds abatus,  
Suivez donc nuit & jour ce sentier tant aimable,  
Et n'apprehendez point ce Tyran execrable,  
Munissez votre cœur de constance & de foi.  
D'espoir & charité contre ce desarrois,  
La blanche chasteté & la pure innocence  
Reluisent en votre esprit rayonnant de prudence :  
Mais l'ombre baïse fort, allons mon cœur, allons,  
Dans ce parquier herbeux repaître nos moutons.

SAINTE REINE.

N'en prenez pas la peine, ô ma chere nourrice :  
Laissez-moi, s'il vous plaît, cet agréable office,

## S C E I N E I I I.

LUCIE, OLIBRE.

LUCIE.

[ prompt,

**G**rand Monarque excusez si mon retour est  
 Car pour vous obéir, je ne suis jamais long,  
 Mais je vous veux conter une histoire gentille,  
 J'ai trouvé deux soldats qui menoient une fille,  
 Une fille ou plutôt un vrai Ange des Cieux,  
 Un miroir de beauté, vrai chef d'œuvre des Dieux,  
 Le printems gracieux, mignon de la nature,  
 Ne découvre à nos yeux tant de riche peinture,  
 Tant de roses d'œillers & tant de lis blanchiffans,  
 Qu'elle produit es cœurs des plaisirs raviffans,  
 Son front semble à l'yxoir, sa bouche odorante,  
 Fait voir un double rang qui tout le monde enchante  
 Entouré de cynabre, l'Or de ses cheveux,  
 Merite que chacun lui consacre des vœux :  
 Hymette n'a pas tant en ses Ruches navetes,  
 Qu'il n'ait sous ses pas d'amoureuses fleurettes,  
 Ses beaux yeux qui font honte au grand pere des jours  
 Lâchent à tout moment mille petits amours :  
 Son beau col est d'albâtre, & ses jouës vermeilles,  
 Ravissant les esprits d'agréables merveilles,  
 Enfin c'est l'abregé de tout ce qui est beau,  
 C'est la flâme où l'amour allumé son flambeau,  
 Je n'aurois jamais crû qu'une beauté si rare  
 Se fust rencontrée en Gaule barbare :  
 Voilà donc grand Guerrier, voilà sommairement,  
 Le sujet qui m'a fait revenir si promptement :  
 Je sçai qu'autre que vous a trop peu de mérites,  
 Pour son cœur posséder, partant je vous invite  
 De joindre vos lauriers à sa perfection,

Et vous rendre le Roi de son affection.

O L I B R E.

Lucie, mon cher ami, tes discours ont des charmes,  
 Qui sont dans mes pensées d'amoureuses allarmes,  
 Commande à ces soldats de l'amener ici,  
 Et lui dit de ma part qu'elle n'aye de souci,  
 De paroître devant un puissant chef d'armée,  
 Qui ne veut attenter dessus sa Renommée,  
 Je lui veux conseiller sa vie & son honneur,  
 Et la combler de biens, de gloire & de bonheur.

LUCIE.

Monseigneur, je ferai de bon cœur ce message,  
 Pour un objet si doux, si charmant & si sage.

O L I B R E.

Allez, dépêchez-vous & revenez soudain,  
 Afin de contenter mon amoureux dessein.

## S C E I N E I V.

LUCIE, FULCE, ETIE, SAINTE REINE.

LUCIE.

**B**Rave Fulce, écoutez, & vous vaillant Etie,  
 Votre chef vous commande & de grace vous prie  
 Si vous avez pour lui un peu d'affection,  
 C'est qu'il aye de vous cette obligation,  
 De mener devant lui cette Pucelle :  
 Car il desire fort de parler avec elle.

F U L C E.

Etie nous consentons d'obéir au vouloir  
 De notre brave Chef, & c'est notre devoir,  
 De complaire en tous cas au généreux Olibre,  
 C'est un homme obligeant, reconnoissant & libre,  
 Qui les hommes de cœur sçait bien récompenser,  
 Et qui nous peut s'il veut es charges avancer :

Lui qui est jovial & d'humeur gaillarde,  
Sera ravi de voir cette fille mignarde.

ETIE.

Allons belle, allons voir ce Fénix des Guerriers,  
Qui porte sur son chef les Palmes & les lauriers.

LUCIE.

Ne vous étonnez pas, adorable Pucelle,  
Si nous vous conduisons à notre chef fidele:  
Car si-tôt qu'il aura contemplé vos beaux yeux,  
Plus clairs que le soleil qui brille dans les cieus,  
Et l'éciait ravissant de votre belle face,  
Vous trouverez en lui honneur, faveur & grace,  
Son cœur d'un beau feu sera tôt enflamé,  
Ce Prince aime beaucoup, mais il veut être aimé.

SAINTE REINE.

Si le grand Dieu me sert & de phare & de guide,  
Et si son saint Esprit est à mes vœux providé;  
Les Princes de la terre avec tout leur pouvoir  
Ne pourront ni ma foi ni mon cœur émouvoir.

S C E N E V.

OLIBRE, LUCIE, FULCE, ETIE.

LUCIE *présente sainte Reine à Olibre.*

**V**oici, brave Seigneur, le Soleil radieux,  
Tout de clarté, les délices des yeux,  
La lumière des cœurs en merveilles féconde,  
Qui par ses doux regards embrase tout le monde:  
Voici celle qui peut par ses divins attraits,  
Transpercer notre esprit de mille & mille traits.

OLIBRE.

Faites moi donc approcher cette belle Pucelle,  
Je la veux contempler & voir si elle est telle,  
Comme tu la dépeints, soldats approchez-vous,

Est-ce là cet objet si charmant & si doux,

FULCE.

Recevez brave chef, recevez puissant Prince,  
Ce Fénix des beautés l'honneur de la Province,  
Le siège de l'amour & des perfections,  
Pour le gage assuré de nos affections,  
Nous, dis-je, qui n'avons de plus chères envies,  
Que d'employer pour vous notre sang & nos vies.

OLIBRE.

Je vous remercie, & vous promets, Messieurs,  
Que de deux Regimens vous serez possesseurs.

S C E N E VI.

OLIBRE, SAINTE REINE, FULCE.

OLIBRE *parlant à sainte Reine.*

**B**elle, dont la beauté entre les filles luit,  
Comme l'astre du jour sur les feux de la nuit,  
Dites-moi, s'il vous plaît, d'où êtes-vous sortie?  
Quel est le Dieu qui tient votre ame assujettie,  
Et qui vous adorez?

SAINTE REINE.

J'adore mon Facteur,

Le puissant Dieu du Ciel, le grand distributeur,  
Et parfait donateur de toutes les richesses,  
L'Auteur qui a bâti par subtiles adresses,  
Le doré Firmament, ce grand & vaste rond,  
Fondant les pilotis sur l'abîme profond,  
Qui d'un seul mot créa sans travail & sans peine,  
La Terre porte fruits, la Mer porte Baleine,  
Qui remplit l'Air d'Oyseaux de diverses couleurs,  
La Terre des Moissons, & d'odorantes fleurs,  
Les Forêts d'animaux de différentes especes,  
Qui parlant dans les eaux fit fourmiller sans cesse

Des Bourgeois écaillez puis d'un lion frangeux,  
 Fit notre premier pere riche & très-heureux,  
 S'il n'eût pas offensé sa bonté souveraine,  
 Mangeant du fruit fatal qui causa tant de peine  
 A tous les descendans; qu'à la fin son cher Fils,  
 Pour payer leur rançon se rendit crucifix,  
 Lavons dans son pur sang cette tache si noire,  
 Pour rendre les mortels capables de sa gloire,  
 Ainsi quoique je sois de très-nobles Parens,  
 Que mon pere Clément soit l'un des plus puissans,  
 De ce fertile Auxois & qu'Alise, Ville altiere,  
 Soit le lieu où premier j'aperçus la lumiere,  
 Si est-ce toutefois que je m'estime mieux,  
 De ce que la bonté du Formateur des Cieux,  
 De sa divine Loi m'a donné connoissance,  
 Que des vaines grandeurs la trompeuse apparence.

## O L I B R E.

Quoi pucelle, êtes-vous si aveugle en la Foi?  
 Si folle que de suivre une nouvelle Loi,  
 De ce Galiléen, qui n'est qu'une imposture,  
 Loi rigoureuse que toute la nature,  
 Déteste avec raison, loi le dur fleau du corps,  
 Qui rend les Professeurs comme s'ils étoient morts,  
 Loi pleine de soupirs, de sanglots, de misere,  
 Qui passent en longs travaux se terminent en tour-

mens,  
 Sans espoir de secours & de soulagement:  
 Quittez belle, quittez cette loi miserable,  
 Loi superstitieuse & plus vituperable,  
 Et adorez nos Dieux très-hauts & très-puissans,  
 Et leur faisant fumer deux ou trois grains d'encens,  
 Si vous faites cela, je vous jure mignone,  
 Que jamais vous n'aurez faute de ma personne:  
 Vous ferez la plus grande & premiere à ma Cour,

Les délices, les jeux, les danses & l'amour,  
 Seront vos entretiens, les beaux habits de foye,  
 Au lieu de ces haillons, vous combleront de joye,  
 Les perles, les rubits, les brillans diamans,  
 Seront de votre corps les riches ornemens:  
 Tous les peuples Gaulois que ma dextre commande,  
 Vous viendront reverer d'une affection grande:  
 Les Chefs de mon armée & les nobles Seigneurs,  
 És festins somptueux vous rendront mille honneurs,  
 Mais si vous méprisez leurs divines puissances,  
 Et vous ne leur rendez parfaite obéissance,  
 Et si vous encourez mon sévère courroux,  
 Vous servirez de fable & d'exemple à tous,  
 Sçavez-vous pas combien j'ai gagné de victoires,  
 Combien mon bras sanglant a fait és ondes noires,  
 Descendre les Gaulois qui trop fiers & hautains,  
 Se vouloient opposer à l'aigle des Romains:  
 Le Rhône furieux & la Saone dormante,  
 Sont pourpré de leur sang & le bon Radamante,  
 A peine de nombrer le nombre des Chrétiens,  
 Qui lui font compagnie és champs Elisens.

## S A I N T E R E I N E.

Prince, ne pensez pas que vos feintes promesses,  
 Vos apas decevans, toutes vos richesses,  
 Me fassent délaisser, mon Dieu, mon cher confort,  
 Et bien moins les frayeurs d'une cruelle mort;  
 Comment j'adorerois des hommes outragez,  
 Pour lui qui commande aux foudres & aux orages;  
 Quoi! j'abandonnerois mon aimable Sauveur,  
 A qui j'ai consacré mes biens & mon honneur,  
 Ma vie, mon tout, mon Roi, mon époux & mon pere,  
 Pour respect d'un mortel je craindrois la colere,  
 D'un qui me peut causer un tourment de deux jours,  
 Pour brûler à jamais és infernaux séjours:

Non, non, plutôt le Ciel brillera sans étoiles,  
 Plûtôt la Mer sera sans Vaisseaux & sans voiles,  
 Le gay Printems sans fleurs & l'Été sans moissons,  
 Plûtôt dedans les eaux brûleroit les poissons,  
 Que je viole ainsi la foi que j'ai promise,  
 A mon Jesus-Christ & à la sainte Eglise, [ vers,  
 J'aime mieux de gros draps voir mes membres cou-  
 Que de pourpre parer cette pâture aux vers :  
 Les brillans diamans, la soye, l'écarlate,  
 N'empêchent de pourrir une chair délicate :  
 Dites-moi, de quoi sert un grand tas d'affiquets,  
 Sinon pour attirer la flamme des Muguets,  
 Les poudres de senteurs, le Comé & le Tetufe,  
 Rendent que trop de fois la parole percluse :  
 Les bals & les festins perdent le plus souvent,  
 Une fille crédule, & la paissent de vent,  
 Dedans les Cours des Grands s'élevent des orages,  
 Où les plus chastes cœurs, ô malheurs, font naufrage,  
 O qu'il me plaît bien mieux de paître mes brébis,  
 Et entre reculés, ou dans les champs fleuris,  
 Y manger du pain bis, boire de l'eau cristaline,  
 Que de sentir l'odeur d'une grasse cuisine :  
 En ses lieux écartez j'admire mon Epoux,  
 Plus beau que le soleil, plus brillant & plus doux,  
 Mon amoureux Jesus, qui des cordelles teintes,  
 De son sang purpurin retient mon ame empreinte,  
 Me fait des lacs d'amour, le fer de son côté,  
 Me découvrant son cœur, fait que j'ai protesté,  
 Qu'autre amour que le sien n'entrera dans mon ame,  
 Ce bel Amant pour rendre éternelle ma flâme,  
 Et pour témoigner qu'il est mon cher époux,  
 M'artache son amour des pointes de ses cloux,  
 Son chapeau épineux m'aquiert une couronne,  
 Qui d'immortalité rayonnante fleuronne.

OLIBRE.

## O L I B R E.

De vrai je ne scaurois assez m'émerveiller,  
 Comme vous oferiez seulement me parler,  
 Et prifer devant moi ce Dieu imaginaire,  
 Méprisant mes avis pour vous si salutaires,  
 Mais pour moi, je pardonne à votre jeune erreur,  
 Si de tant de beautez je suis le possesseur ;  
 Ne perdez à crédit votre belle jeunesse,  
 Et suivez de nos Dieux l'adorable sagesse,  
 Mille biens à la fois vous feront aprêtez,  
 Rien ne pourra manquer à vos félicitéz,  
 Vous benirez cent fois cette heure fortunée,  
 Qui aura joint nos cœurs sous les doux himénées,  
 Vous aurez les plaisirs, les biens & les douceurs,  
 Vos glorieux enfans seront mes successeurs :  
 C'est le sort qui suivra le cours de votre vie,  
 Si votre volonté accorde à mon envie :  
 Sinon outre ces biens mon cœur que vous perdez,  
 Mille & mille toumens bien-tôt vous souffrirez.

## S A I N T E R E I N E.

Monſieur, quoique mon sexe inconstant & fragile,  
 De l'instabilité soit le premier mobile :  
 Si est-ce que jamais tous vos pieux discours,  
 Ne me feront quitter le Dieu de mes amours :  
 Quoique pour mes plaisirs à l'enfer je m'engage,  
 Pour un bien qui périt, perdrai-je le cher gage,  
 De ma pudicité ? Ha plutôt mille morts !  
 Plûtôt mille bourreaux déchireront mon corps,  
 Seulement d'y penser d'horreur mon poil se dresse ;  
 Pourvoyez-vous ailleurs d'une infâme maîtresse,  
 Car toujours de mon Dieu l'épouse je serai,  
 Et jamais d'autre hymen je ne contracterai :  
 Mais sçavez-vous, Monſieur, si vous me voulez croire,  
 Quittez ce feu brutal qui rend votre ame noire

C



Et tous des Dieux de bois, d'or, de pierre & d'airain,  
 Adorez seulement le grand Dieu souverain,  
 Dieu trine en verité devant qui les Archanges,  
 Les brillans Cherubins, les Seraphins, les Anges,  
 Tremblent en l'adorant de son amour épris,  
 Et milles millions de bienheureux esprits,  
 Qui des pieds foule l'or des voütes azurées,  
 Célébrant ses grandeurs par leurs chansons sacrées,  
 Faites, faites bien plus, commandez aux Gaulois,  
 Et à tout votre camp qu'ils vivent sous ses loix,  
 Ainsi vous acquererez une immortelle gloire,  
 Dont la posterité aura touüjours mémoire.

## O L I B R E.

Puisque tu ne veux pas fevorer les Autels,  
 Que dévôt je consacre à nos Dieux immortels,  
 Que ta bouche contr'eux vomissant des blasphêmes,  
 Transporte mon esprit dans des fureurs extrêmes:  
 Jamais les froids Hyvers n'auront tant de glaçons,  
 Ni la mer tant de flots sur ses moites fillons:  
 Il ne tomba jamais tant de feuilles en Automne,  
 Que je ferai pleuvoir de coups sur ta personne:  
 Buffiere n'est qu'un sot à l'égard des tourmens,  
 Que je sçais inventer, les fouets, les brûlemens,  
 Les crochets accrez & les flames ardentes,  
 Te feront ressentir des douleurs violentes:  
 Et dans l'eau froide après ferai plonger ton corps,  
 Ainsi tu souffriras plusieurs sortes de morts:  
 J'ai cent bourreaux tous prêts nourris dans le carnage,  
 Pour exercer sur toi leur fureur & leur rage.

## S A I N T E R E I N E.

Faites venir encore tous les Tigres affreux,  
 Les Ours & les Lions du cahorsé pierreux,  
 Pour démembrer ce corps d'une rage plus forte,  
 Je ne les craindrai point, le Dieu qui me conforte,

Né me refusera pas la force & la vigueur,  
 De garder son amour au milieu de mon cœur.

## O L I B R E.

Soldats attachez-moi cette fille obstinée,  
 Et que dans la prison elle soit emmenée,  
 Vîtes, dépêchez-vous, traînez-la promptement,  
 Et que le Geolier la garde sûrement,  
 Jusqu'à ce que je sois venu de Germanie,  
 Et lors si à nos Dieux elle ne sacrifie,  
 Je la ferai mourir.

## L U C I E.

Sire, n'en doutez pas:  
 Etie empoigne-la & la tiens par le bras:  
 Tandis j'attacherai son corps à cette chaîne:  
 Donne-moi les deux bouts, afin que je l'entraîne,  
 Hola ! hau ! Geolier, ouvre-nous la prison,  
 Met cette fille ici dans un profond grotton,  
 Ne la laisse parler à personne du monde,  
 En tout cas faudra que ta tête en réponde.



\*\*\*\*\*  
**A C T E III.**  
 -----

**S C E I N E I.**

**SAINTE REINE, PHILOMENE.**

*SAINTE REINE en prison.*

**M**ON aimable Sauveur, ô mon Dieu, mon  
 bon Dieu,  
 A qui les noirs cachots de ce funeste lieu,  
 Sont aussi transparans que la belle lumiere,  
 Du rayonnant Phoëbus en l'ardeur coûtumiere  
 De son midi plus chaud : voyez où l'on m'a mis,  
 Et me donnez pouvoir contre mes ennemis,  
 Je vous demande, hélas ! les yeux baignez de larmes,  
 Et les genoux courbez en ces tristes allarmes,  
 Que ma constance puiffé au milieu des douleurs,  
 Par votre sainte grace émouvoir les rigueurs :  
 Donnez-moi, mon Sauveur, donnez-moi la puissance  
 Parmi ces durs combats de vaincre leur puissance,  
 Vous qui d'un seul clin d'œil faites de ce grand tout,  
 Croûler les fondemens de l'un à l'autre bout,  
 Des Monts plus fourcilleux les croupes cheveluës,  
 Qui d'un port orgueilleux s'éleve sur les nuës,  
 Et détournent devant vos suprêmes grandeurs,  
 Et humbles s'abaissant adorent vos hauteurs :  
 Neptune est sous vos loix, & par votre parole,  
 Vous commandez en Maître aux Postillons d'Eole :  
 Vous avez prescrit dans le mortel éfort,  
 Que le corps étoit foible, & l'esprit étoit fort,  
 Donnez-moi cet esprit, mon Seigneur & mon Pere,

Et ne me délaiffez pas dans cette misere,  
 Vous connoiffez mon coënr, & sçavez qui je suis,  
 Ah ! secourez-moi donc au fort de mes ennuis :  
 Plûtôt en mille éclats me partage le foudre,  
 Qu'à vous abandonner on me puiffé réfoudre,  
 Un tourment de cent ans sera bien peu au prix :  
 Des plaisirs éternels du céleste Pourpris :  
 Quitter pour un moment de peine en ce bas monde,  
 Le Royaume du Ciel, où toute chose abonde,  
 On doit juger celui privé du jugement,  
 Qui prend le fer pour l'or, le roc pour diamant :  
 Mon amour, mon fouci, mon cœur, ma douce flâme ;  
 Qui ne voudroit pour vous sacrifier son ame ?  
 Qui ne vous aimeroit, souverain Roi des Rois ?  
 Qui ne voudroit pour vous mourir dix mille fois ?  
 En vous considerant dessus le bois funebre,  
 Le corps couvert de playes, & les yeux de ténèbres,  
 En quel transport d'amour, mon Sauveur étiez-vous ?  
 Quand pour vos ennemis qui vous rompoïët de coups,  
 Priâtes votre Pere au fort de vos souffrances,  
 Pour obtenir pardon de leurs grièves offenses :  
 Qui fera donc celui qui pour l'amour de vous,  
 Souffrira des tourmens sans les trouver bien doux ;  
 Ainsi ce lieu puant, infâme & effroyable,  
 M'est pour votre sujet plaisant & agréable :  
 Mais j'entens une voix auprès de ce carneau,  
 Ah ! c'est ma Philomene avec son flambeau.

**PHILOMENE.**

Hélas ! Reine, j'étois en une extrême peine,  
 Quand j'ai vû revenir nos brébis porte-laine,  
 Toutes seules des champs, j'ai crû à même instant,  
 Que vous avez reçu quelque étrange accident :  
 Et courant vous chercher j'ai vû des Pastorelles,  
 Qui m'ont fait le narré de ces tristes nouvelles,

Que de fiers soldats vous menoient au quartier,  
 D'Olibre sans tenir ni chemin ni sentier :  
 Je vais tant que je puis droit là où l'on m'assûre,  
 Qu'on vous avoit ja mise en la spelonge obscure :  
 Sans doute jusqu'ici j'ai donc voulu venir,  
 Afin de vous prier de vous bien souvenir,  
 De mes enseignemens, & ne croire aux paroles,  
 D'Olibre le Tyran qui ne font que frivoles.

## SAINTE REINE.

Madame, ne croyez que je manque de foi,  
 A mon aimé Sauveur, mon Seigneur & mon Roi,  
 Olibre qu'il essaye par ses belles promesses,  
 Ses discours deçevans & ses feintes caresses,  
 D'avoir quelque ascendant par-dessus mon esprit,  
 Je lui ai déclaré que c'étoit Jesus-Christ,  
 Que j'avois pour Epoux, à la mort, à la vie,  
 Et d'autre que de lui n'aurois jamais envie.

## PHILOMENE.

Continuez, ma mie, en votre intention,  
 Et ne changez jamais de résolution,  
 Tant que vous servirez ce Soleil de Justice,  
 Vous n'aprehenderez d'Olibre la malice,  
 Quand même les Démons seroient tous contre vous,  
 Ne craignez nullement, vous les vainquerez tous :  
 C'est lui qui peut changer vos travaux en délices,  
 Et qui fait trouver doux les plus cruels supplices :  
 Les grands brasiers seront vos rafraichissemens ;  
 Les horribles tourmens, vos chers ébattemens,  
 Sus, sus, courage donc genereuse guerriere,  
 Après que vous aurez fourni votre carriere,  
 Et remporté l'honneur dans les sanglans combats,  
 Les lauriers immortels ne vous manqueront pas.

## SAINTE REINE.

C'est bien tout mon desir d'avoir de la souffrance.

Imitant mon Epoux dedans la patience :  
 Dieu vous donne sa paix & récompense un jour,  
 Dès soins qu'avez de moi au celeste séjour.

## PHILOMENE.

La nuit approche fort, Dieu nous donne sa grace,  
 Prions-le toutes deux qu'au Ciel nous ayons place.

## S C E I N E II.

OLIBRE, LUCIE, FULCE, ETIE,  
 OLIBRE, *revenant d'Allemagne.*

O Dieux, divins Auteurs des voûtes éternelles,  
 Je vous rends mille fois graces immortelle,  
 Par vos saintes faveurs je suis victorieux,  
 Des Tudefques grossiers, qui vouloient furieux,  
 Du grand Aurelian mépriser la puissance,  
 J'acquiert mille lauriers par leur outre cuidance,  
 Le foudre de mon bras ne se peut éviter,  
 Non plus que le carreau du puissant Jupiter,  
 Ayant jonché des mortes de ces bravaches,  
 Et octroyé la paix à ces courages lâches ;  
 Enfin heureusement me voilà de retour,  
 Chez Lucie je veux, je veux ce jour,  
 Que tout ce peuple ici par chants d'allegresse,  
 Publient ma valeur & ma haute proïesse,  
 En presence de tous, je veux dévotieux,  
 Une belle victime immoler à nos Dieux,  
 Et qu'au Temple sacré un chacun d'eux assiste,  
 Sus qu'à ma volonté personne ne résiste,  
 Mettez ordre à cela, & vous Fulce, il vous faut  
 Aller quérir la fille, & sans faire défaut,  
 Faites-la devant moi promptement comparoître :  
 Car si nos Dieux encore elle veux reconnoître,  
 Et à leurs saints Autels de l'encens présenter,

Des tourmens très-cruels je la veux exempter.

LUCIE.

Je m'en vais commander de faire le Théâtre,  
Où le gai Comédien dont aujourd'hui s'ébatte,  
Et le Char de triomphe, où seront à milliers,  
Par le col attachez, les captifs prisonniers.

FULCE.

Et moi, grand Gouverneur, d'une course legere,  
Je vais faire venir cette belle Bergere:  
Jecrois qu'elle a déjà souffert maintes douleurs,  
Que l'éclat de sa face a les pâles couleurs,  
Les Roses qui étoient si bien épanouïs,  
Sur son teint délicat seront évanouïs:  
Car n'ayant pour tout mets, que du pain & de l'eau,  
Dans cet obscur grotton, ou plutôt ce tombeau:  
La faim, la froide peur, l'horreur & la misere,  
L'auront fait devenir plus sage & moins severe,  
Et doit-on reputer à très-grande faveur,  
Que foyez maintenant possesseur de son cœur.

OLIBRE.

Si à tous mes desseins elle est toujours rebelle,  
Je lui ferai souffrir une mort très-cruelle.

ETIE.

Monfieur, vous ferez selon votre devoir,  
Faut que chacun fléchisse à votre grand pouvoir.



SCEINE III.

FULCE, ENCLASTRE *Geolier*, ETIE.

FULCE.

ENclastre, parle à moi?

ENCLASTRE.

Qu'est-ce que tu demande?

FULCE.

Olibre de ma part enjoint & te commande,  
Que tu ne manque pas de remettre en mes mains,  
La belle prisonniere aux yeux doux & serains,  
Car je la veux conduire avec ma cohorte,  
Devant lui promptement.

ENCLASTRE.

Certes elle est presque morte,

Car depuis tant de tems en ce triste manoir,  
Elle vit d'un peu d'eau, & d'un peu de pain noir,  
Qu'au bout de ce cordeau par jour je lui devale,  
Elle a dû plus souffrir que n'endure Tantale.

FULCE.

Je sçai bien qu'en ce lieu elle doit empirer,  
Mais aussi promptement il la faut retirer.

SAINTE REINE.

Doux Sauveur qui voyez la peine que j'endure;  
Hélas! ayez pitié de votre créature:  
Tirez-moi de ces détrois de ces infâmes lieux,  
Pour souffrir, s'il vous plaît les tourmens furieux,  
Qu'il plaira au Tyran, que sa rage il exerce,  
Sur moi tant qu'il voudra qu'il rompe, brise & perce,  
S'il veut tous les endroits de ce débile corps,  
Bref qu'il fasse sur moi ses plus cruels efforts,

Afin qu'en achevant cette mortelle course,  
 Mon ame volle à vous d'où elle a pris sa source :  
 Cependant mon Jesus donnez-moi le pouvoir,  
 D'être toujours conforme à votre saint vouloir :  
 Mais j'entens quelque bruit, il semble que l'on ouvre  
 Là-dessus le trapon, la clarté je découvre,  
 Ce n'est pas l'heure ici que l'on me venoit voir,  
 Est-ce quelque démon qui me veut décevoir.

## ENCLASTRE.

Voilà la trape ouverte, tenez-lui donc cette échelle,  
 Mais que vois-je ? ô grand Dieu son Ange est avec elle.

## SAINTE REINE.

Je les entens parler de me fortir d'ici,  
 Pour me faire rentrer en un nouveau fouci.

## FULCE.

Sus, sus, dépêchez-vous, montez, belle agréable,  
 Pour revoir du Soleil, la clarté desirable.

## SAINTE REINE.

Je ne vois presque rien, je suis comme les Ours,  
 Renfermée dès long-tems en leurs obscurs séjours,  
 Et qui fortis de l'affreuse taniere,  
 Commencent de recevoir le Char porte-lumiere :  
 Que voulez-vous de moi ?

## FULCE.

Sortez, mais promptement,  
 Et venez avec nous paroître en jugement,  
 Devant le grand Olibre, & que par sa sentence,  
 Vous ayez le loyer condigne à votre offense,  
 Si vous ne voulez pas encenser à nos Dieux,  
 Jupin, Venus, Saturne & Mars le furieux,  
 Mercure, & les enfans de Latonne la belle.

## SAINTE REINE.

Je ne ferai jamais de Jesus infidelle,  
 Et ne faufferai point le celebre serment,

Qu'au Baptême je fis si solemnellement.

## E T I E.

La prison je vois bien, ne vous fait pas plus sage,  
 On vous fera pourtant bien changer de courage.

## S C E I N E I V.

## O L I B R E, S A I N T E R E I N E.

## O L I B R E.

**M**A fille, venez ça, dites sans fiction,  
 Estes-vous resoluë dans votre opinion ?  
 Voulez-vous par ce jour pour comble de ma gloire,  
 Reconnoître nos Dieux, un Temple de victoire,  
 Puisque par leur pouvoir, & haut, & souverain,  
 J'ai dompté la fureur du grand Peuple Germain,  
 Il faut que maintenant par un vœu magnifique,  
 Vous veniez honorer l'allegresse publique ;  
 Et pour bien offrir à leurs Autels,  
 Les odeurs qu'on ne peut donner qu'aux immortels ;  
 Sauvez votre jeunesse & tâchez de me plaire,  
 N'attirez point sur vous ma flambante colere,  
 Vous sçavez que je puis d'un bras vous étouffer,  
 Sans employer les feux, ni les rouës, ni le fer :  
 Mais j'aime beaucoup mieux exercer ma clemence,  
 Que le foudre orageux d'une juste vengeance.

## SAINTE REINE.

Je vous ai déclaré, deux, trois & quatre fois,  
 Qu'autre Dieu que Jesus jamais je n'adorerois :  
 A tous les beaux discours mon cœur est inflexible,  
 Et je suis ferme ainsi qu'un rocher invincible,  
 Qui plus se sent battu par les flots écumeux,  
 Plus fort il leur résiste, & plus se moque d'eux :  
 Vous avez beau priser vos escadres guerrieres,  
 Ventez vos légions & vos cohortes siéres,

Puisque votre pouvoir n'est qu'ombre, poudre & vent  
 Qui ne veut résister devant le Dieu vivant,  
 C'est lui qui tient en main l'orage & la tempête,  
 Et qui peut à l'instant écraser votre tête :  
 Oûi, s'il veut ce bon Dieu, il me peut arracher,  
 De vos cruelles mains, de la mort m'exempter,  
 S'il veut en ma faveur il enverra ses Anges,  
 Ces genereux guerriers, ses luisantes Phalanges,  
 Qui pour me délivrer ne feront peu de fruit,  
 Puisqu'un seul autrefois en une seule nuit,  
 Devant Jerufalem, l'honneur des belles Villes,  
 Et fit mourir trois cens soixante & quinze mille,  
 Qui cruels ménassoient le peuple Hébreux,  
 Et un seul n'échapa la vengeance de Dieu :  
 Puis quand a Chanaan Josué faisoit la guerre,  
 Il fit tomber les murs de Jerico par terre,  
 Du seul brit des tambours, trompettes & clerons,  
 Qui autour par sept jours se promenoient en rond,  
 Ne fit-il pas trois jours par sa seule priere,  
 Arrêter les Courriers du Char porte lumiere,  
 Afin d'exterminer tous ses fiers ennemis,  
 Qui pour lui résister en devoir se sont mis :  
 Quoi, j'abandonnerois ce Formateur des Poles,  
 Pour rendre de l'honneur à vos mortes idoles ?  
 Vous m'avez beau forcer je ne le ferai pas,  
 Je souffrirois plutôt mille & mille trépas :  
 Si Jesus a donné pour moi sa propre vie,  
 C'est juste que pour lui la mienne soit ravie.

## O L I B R E.

Prenez-la mes bourreaux, prenez-la promptement,  
 Et sur le chevalet l'attachez seurement,  
 Que de vos fouïets cruels elle soit écorchée,  
 Et par tous les endroits de son corps fustigée,  
 Que ses membres sanglans fassent mille ruisseaux,

Et que sa chair soit mise en cent mille morceaux :  
 Vîte, dépêchez-vous, vous sçavez le mystere,  
 Apaisez par vos bras la sanglante colere,  
 De nos Dieux irritez à cause du mépris.

## S C E N E V.

EVANDRE *Bourreau*, NICAN, *valet du*  
*Bourreau*, SAINTE REINE.  
 CLEMENT, PHILOMENE, LEONICE.  
 CŒUR DU PEUPLE.  
 EVANDRE.

N Ican, attache-la de cordes flexibles ; [ sible,  
 Attache-lui les bras qu'ils ne nous soient nuis  
 Mettons-la toute nue, afin de voir sa chair :  
 Dépouillez-vous, ma mie, il ne faut rien cacher.

## SAINTE REINE.

O Dieu ! juste Dieu, quel éfroi me surmonte ?  
 Faut-il que devant tous je découvre ma honte ?  
 Environnez mon corps de broüillards si grossiers,  
 Qu'il ne puisse être vu de ces loups carnaciers,  
 Frapez leurs yeux lascifs de ténébres opales,  
 Qu'ils n'assoupissent pas leurs passions brutales,  
 Et voyant de mon corps la fragile blancheur,  
 Conservez-moi, mon Dieu, en ma pure candeur :  
 Mais hélas ! je me plains qu'il faut que je sois vüe,  
 De tant de regardans aujourd'hui toute nue ;  
 Ne considerant pas, mon Dieu, mon tout, mon cœur,  
 Que vous avez passé sous la même rigueur :  
 Quoi ! faut-il qu'à ce coup mon cœur paroisse lâche,  
 Dépouillez-moi bourreaux, sus, vîte qu'on m'attache,  
 A ce dur chevalet, vous serez plutôt saouls,  
 De me battre, que moi de recevoir des coups,

N I C A N.

Sus, mon Maître arrachez vite ment ses habits,  
Elle s'émouue moins qu'une simple Brébis.

E V A N D R E.

Pour la bien garotter, il faut qu'elle s'étende :  
Tourne bien certe vice, afin que tu la bande,  
Attend nous la ferons tantôt un peu sentir,  
Ce que vaut le remord d'un aigre repentir,  
Nican, prend cette écourge & de côté frappe,  
Ne crains point qu'elle fuye ou qu'elle nous échappe.

S A I N T E R E I N E.

Mon refuge & mon Dieu, mon Epoux, mon amour,  
Cent & cent mille fois je benirai le jour, [zele,  
Que j'ai l'heure de souffrir pour vous d'un ardent  
Je vous offre ce sang Virginal qui ruisselle,  
Pour le gage assuré de la sainte amitié,  
Que je vous ai vouée, ô ma chere moitié,  
Que ma souffrance hélas! au moins ne sois perdue,  
Et qu'éternellement je ne sois confondué;  
Acceptez ce premice, & pour l'amour de vous,  
Tous les autres tourmens me sembleront bien doux.

C L E M E N T.

Reine, ma fille, hélas, que vous êtes peu sage!  
Voulez-vous faire honte à votre parentage?  
Faut-il que vous perdiez pour une opinion,  
L'honneur que vous doit votre perfection:  
Olibre desiroit de vous faire sa femme,  
Les traits de vos yeux avoient charmé son ame,  
Les moyens lui étoient certes indifferens,  
Il pouvoit avancer, vous & tous vos parens,  
Que j'eusse été heureux de voir votre jeunesse,  
Élevée au sommet d'une altiere richesse,  
Si vous me voulez croire avant qu'un plus grand mal  
Viene tôt terminer votre malheur fatal,

Tâchez de captiver l'amitié de ce Prince,  
Il est le plus puissant de toute la Province.

L E O N I C E.

Niece, croyez donc l'avis de votre Pere,  
Il est avantageux, benin & salutaire,  
Vous vivrez très-heureuse & nous serons joyeux,  
De vous voir posséder un État glorieux.

S A I N T E R E I N E.

Mais, quoi! que gagnez-vous à me rompre la tête,  
De discours superflus, je ne suis pas si bête,  
Pour un bien du néant, qui en bref perira,  
Perdre celui du Ciel qui toujours durera;  
De vrai quelque Démon vous pousse ces paroles,  
Pour me persuader d'adorer les Idoles;  
Satan n'est qu'un badin, je me ris de ses glus;  
Retirez-vous de moi, & ne m'en parlez plus.

C L E M E N T.

Adieu, fille opiniâtre, adieu, fille perfide,  
Je vois bien que tu es de toi-même homicide.

P H I L O M E N E.

Reine, ne croyez pas ces discours décevans, [vant,  
C'est pour vous perdre enfin, qui les vont poursui-  
Souffrez d'un cœur constant toute sorte de peine,  
Et votre récompense au Ciel sera certaine.

C Œ U R D U P E U P L E.

Fille qui surpassiez les plus belles Pucelles,  
Comme l'astre du jour les nocturnes chandelles:  
Pourquoi permettez-vous que vos rares beautez,  
Soient le sanglant butin de tant de cruautéz?  
Vous devriez accepter les riches dons d'Olibre,  
C'est un Prince vaillant, puissant & libre;  
Il est brave & hardi, genereux & très-fort,  
Gouverneur des Gaulois, & l'un des vrais supports,  
De l'Empire Romain, ainsi vous deviez prendre,

Un si noble parti, que pouviez-vous attendre ?  
 De lui desobéir, qu'une cruelle mort,  
 Et à ce compte-là vous avez un grand tort :  
 Vous ne deviez jamais à ce Prince déplaire,  
 Pour l'espoir d'un seul bien qui est imaginaire [neut,  
 De plus riches que vous tiendroient à grand hon-  
 D'accepter pour mari un si brave Seigneur :  
 Vous pouvez bien encore échaper la mort blême ;  
 Prenez-le pour époux, vous sçavez qu'il vous aime.

## SAINTE REINE.

Pensez-vous, pauvres gens, que vos pieux discours,  
 Me fassent délaisser le Dieu de mes amours,  
 Je perdrais un Amant si beau, si saint, si sage,  
 Pour embrasser un rien, un ombre, un vain nuage,  
 Quoi pour sauver ce corps plein de corruption,  
 D'ordure, puanteur, & putrefaction ;  
 Et credule complaire à un brutal infâme,  
 Pour une éternité je perdrais ma pauvre ame :  
 O mauvais conseillers êtes-vous insensez ?  
 Rien qu'aux charnalitez certes vous ne pensez :  
 Ne m'importunez plus de tant de flatteries,  
 Mais, las ! songez un peu que vos idolatries,  
 Vous montrent tous les jours le chemin des enfers,  
 Et que vous méritez les flâmes & les enfers,  
 Si vous ne demandez pardon de votre offense,  
 A mon Sauveur qui est tout rempli de clemence,  
 Pensez-vous que pour voir ruisseler tout mon sang,  
 Que pout être brûlée & par dos & par flancs :  
 Dans le bucher ardent de ce cruel carnage,  
 Mon cœur tremble, vacile & change de courage,  
 Celui que mon ame aime au fort de mes douleurs,  
 Comble mes sens de joye, de plaisirs, de douceurs,  
 Servez à ce bon Dieu & lui foyez fidelles,  
 Pour jouïr à jamais des clartez éternelles ;

Et

Et n'offrez sacrifice à ces infâmes Dieux,  
 Qui furent autrefois des hommes vicieux.

## S C E N E V I

OLIBRE, EVANDRE, SAINTE REINE.  
 O L I B R E.

L'Es foïets ne peuvent-ils adoucir son courage,  
 Ne change-t'elle pas maintenant de langage ?  
 Evandre, prenez-moi ces deux peignes de fer,  
 Et qu'à force de bras on lui rompe sa chair :  
 On ne sçauroit assez punir son insolence,  
 Il faut tâcher pourtant d'ébranler sa constance.

## E V A N D R E.

[ment,

Monseigneur, c'est bien dit, car ce nouveau tour-  
 est beaucoup plus sensible, & bien plus véhément,  
 Si le corps te demange, écoute ma Pucelle,  
 Voilà pour te gratter à la mode nouvelle.

## SAINTE REINE.

Secours, mon doux Jesus ! ô bourreaux inhumains,  
 Gratez & déchirez de vos bourelles mains,  
 Ma chair en cent lambeaux & en cent mille pièces,  
 Invantez des tourmens de toutes les especes,  
 Jamais mon cher époux ne m'abandonnera,  
 et de les supporter pouvoir me donnera.

## O L I R B E.

Reine, mon petit cœur, un peu de courage,  
 et enfance à nos Dieux en leur rendant hommage,  
 Ne perds pas à crédit cette aimable beauté,  
 et n'exerce sur toi si grande cruauté.

## SAINTE REINE.

O barbare Tyran, nourri d'une Tygresse,  
 Qui me vois maintenant en si grande détresse ?  
 Viens étancher ta soif de mon sang Virginal ?

D

et n'estime pourtant que je t'en veuille mal :  
 As-tu pitié de moi, que tu couvre ta face,  
 De ton manteau de pourpre, accorde-moi la grace,  
 Au moins cette faveur, ouvre, ouvre, constamment,  
 Les yeux de ton esprit regarde fixement, [dore,  
 Quels sont tous ces faux Dieux que tu veux que j'a-  
 Quelles sont leurs vertus ? L'un ses enfans dévore,  
 L'autre est un vrai paillard, celui-là un trompeur,  
 Celui-ci sanguinaire, & l'autre adulateur :  
 Voilà quels sont tes Dieux ? Mais mon Dieu qui reside  
 Au haut du Firmament, qui en l'onde préside,  
 en terre, & aux enfers, est plus à préférer ;  
 C'est ce Dieu trin & un que tu dois adorer :  
 Tu es donc insensé d'adorer des Idoles, [roles,  
 Qui ont des mains, des yeux, & n'ont sens ni pa-  
 Je me sens plus heureuse au milieu des tourmens,  
 Que tu n'est dans ta pourpre & dans tes ornemens,  
 et vous, ô abusez ! qui versez mille larmes,  
 Pour me voir endurer ces horribles vacarmes :  
 Plûtôt, Messieurs, ayez, ayez pitié de vous,  
 Voyez en quel état, hélas ! vous êtes tous ?  
 Pleurez, pleurez plutôt vos péchez & vos crimes,  
 Qui vous entraîneront es infernaux abîmes,  
 Si vous n'abandonnez ces execrables Dieux,  
 Pour suivre le Seigneur de la Terre & des Cieux.

OLIBRE, *parlant aux Bourreaux.*

Mes amis, ce n'est pas votre négligence,  
 Qu'elle ne veut quitter sa mauvaise créance ;  
 Je ne sçai plus que faire, elle seigne par tout,  
 Son corps est écorché de l'un à l'autre bout,  
 Il la faut détacher, & qu'elle soit remise,  
 Ainsi ensanglantée, au lieu où on l'a prise :  
 Afin qu'elle ait loisir de penser aux douleurs,  
 Qui doivent achever la fin de ses malheurs.



## ACTE IV.

### SCENE I.

*SAINTE REINE, L'ANGE  
 en forme de Colombe, paroissant sur une  
 grande Croix qui sembloit toucher de la Terre  
 au Ciel.*

### SAINTE REINE.

**A**GNEAU très-innocent que la nuit ténébreuse,  
 Premier qu'être attaché à la Croix douloureuse,  
 Fûtes si maltraité des Soldats insolens,  
 et reçûtes des coups si cruels & sanglans,  
 Des fouets, soufflets, crachats, des injures notables,  
 Qu'à la fois vomissoient ces bouches execrables,  
 Vous blâmant à grand tort du nom d'imposteur,  
 De séducteur, d'infâme, & de perturbateur,  
 Mené & ramené à Anne & à Caïse,  
 A Pilate, à Herodes, au souverain Pontife,  
 Qui étant dans les mains des horribles bourreaux,  
 Lié & garotté de longs & gros cordeaux,  
 Desirable Pasteur, je vous rends mille graces,  
 De ce que vos soins je marche sur vos traces,  
 Vous faites que mon cœur brûle de votre amour,  
 Témoigne sa constance & sa force à son tour,  
 en souffrant des tourmens très-cruels & terribles,  
 Douant mon foible esprit de forces invincibles,  
 Que les douces faveurs durent jusqu'à la fin,

Puis qu'il faut que je fois de la mort le butin,  
 Je vous requiers mon Dieu, les soupirs à la bouche,  
 et les sanglots au cœur, que votre mort me touche,  
 et que les saints attrait d'un si cher souvenir,  
 Puissent dans le devoir toujours me contenir,  
 Quelle est cette splendeur, une étoile si claire,  
 Peut-elle en ses cachots causer tant de lumiere,  
 Qui pourroit allumer un si clair flambeau?  
 Un croissant de dix jours ne seroit pas si beau;  
 Mais d'où vient cette Croix, qui transperce la nuë,  
 Dont l'immense hauteur m'éblouissant la vuë,  
 Semble d'un bout toucher le doré Firmament,  
 Ce spectacle me met dedans l'étonnement:  
 D'ailleurs je vois encore une Colombe assise,  
 Dessus la sommité.

*L'ANGE, en forme de Colombe.*

*Sainte Vierge d'Alife,*

Conformée en vertu & en perfection,  
 Qui généreusement suivez d'affection,  
 Votre très-chere époux, sus, ayez bon courage,  
 Faites de bien en mieux, & ne craignez la rage,  
 De vos fiers ennemis, combattez jusqu'au bout,  
 Car vous obtiendrez tôt la victoire par tout:  
 Votre chasteté jointe à votre patience,  
 et votre esprit rempli d'admirable constance,  
 Orneront votre chef de Lauriers toujours verds,  
 Pour loyer des travaux que vous avez soufferts:  
 Des lys de pureté, ces odorantes Roses,  
 De votre noble sang fécondement écloses,  
 Vous feront à longs traits dedans l'éternité,  
 enyvrez des torrens de sainte volupté;  
 Réjouissez-vous donc, votre époux magnifique  
 Vous invite, par moi, à sa nopce mystique:  
 Venez, Reine, venez à ce sacré festin,

Vous trouverez bien-tôt de vos travaux la fin,  
 et sçachez de ma part, vertueuse Pucelle,  
 Que demain vous aurez la couronne éternelle.

**SAINTE REINE.**

Ambassadeur sacré, de mon céleste époux, [doux,  
 Que vos discours sont beaux, charmans, divins &  
 Vos affables regards renouvellent mes forces,  
 Mes sens sont enchantés par vos saintes amorces:  
 Tyrans bourreaux, démons, non je ne vous crains plus  
 Je me mocque de tous vos tourmens superflus,  
 Quand même ils seroient mille fois plus étranges:  
 Que ceux de Phalaris, inventez par ses Anges,  
 Du cruel Zabulon, ne m'étonneroient pas,  
 Puisque mon doux Sauveur m'envoie du soulas,  
 Il ne permette pas qu'au gouffre je succombe,  
 Il me relevera, s'il connoît que je tombe:  
 Que n'ai-je maintenant des aîles comme vous,  
 Pour m'aller reposer ès bras de mon époux:  
 J'afranchirois les airs, & ma course sacrée,  
 Iroit comme le vent vers la voûte éthérée,  
 J'attendrai quelque peu, noble Bourgeois des Cieux,  
 et en voltant là-haut je vous suivrai des yeux,

**S C E N E II.**

**OLIBRE, FULCE, ETIE, LUCIE.**  
**OLIBRE.**

**M**aintenant que Fébus la campagne redore,  
 Fulce, court en prison & me ramene encore,  
 Reine, qui ne fait cas de moi, ni de nos Dieux,  
 Il lui faut préparer des tourmens furieux:  
 Je songe en mon esprit un genre de suplice,  
 Qui sera bien sortable à punir sa malice,

FULCE.

Etie, obéissons.

OLIBRE.

Et toi Lucie, il faut

Avertir les Bourreaux qu'ils ne fassent défaut :  
Car si elle est encore contraire à mon envie,  
Je veux que ce jour soit le dernier de sa vie.

## SCENE III.

FULCE, ENCLASTRE, SAINTE REINE.

FULCE.

Alions, Enclastre, rôt vite la prisonniere :  
Qu'elle songe à ce coup à son heure dernière,  
Dépêchons, prend ces clefs afin de nous ouvrir.

ENCLASTRE.

est-ce vrai qu'on la veut ce jour faire mourir.

FULCE.

Oùi, d'une étrange mort, terrible &amp; très-cruelle.

ENCLASTRE.

C'est dommage de perdre une fille si belle.

FULCE.

elle se perd soi-même, il vouloit l'épouser.

ENCLASTRE.

elle a tort de vouloir ce Parti refuser.

FULCE.

Montons-la promptement, venez-ça pauvre fille,  
Si vous passez ce jour vous en passerez mille,  
O Dieu qu'elle reluit ! que son visage est beau,  
Il est plus éclatant qu'un rayonnant flambeau,  
Ses yeux sont des Soleils, ô qu'elle est admirable !  
Que son parler est doux, & sa taille agréable.

ENCLASTRE.

Il y a quelque sort, &amp; crois certainement,

Qu'elle veut déployer ce qu'elle a de charmans,  
Pour échapper sa vie.

SAINTE REINE.

O fol ! ô miserable !

Si vous voyez en moi des choses admirables,  
C'est un Ange du Ciel, qui au point de minuit,  
Par ses divins rayons ce miracle a produit :  
Je ne crains nullement votre cruel Olibre,  
Je lui veux reprocher d'un accent assez libre,  
Qu'il manque de tourmens pour me persécuter :  
Car j'en puis plus souffrir qu'il n'en peut inventer.

## SCENE IV.

LUCIE, OLIBRE, SAINTE REINE,  
EVANDRE, NICAN.

LUCIE.

V Oici les Bourreaux prêts où est la criminelle ?  
Je vois Fulce de loin qui s'en vient avec elle.

OLIBRE.

Pauvre fille, viens ça, dis-moi, aime-tu mieux,  
Ou tout présentement faire honneur à nos Dieux,  
Ou bien que tes côtes par douleurs violentes,  
Sentent l'effet de ces lances ardentes.

SAINTE REINE.

Tyranne pense pas que l'horreur de ces feux [ freux :  
Fassent trembler mon cœur quoiqu'ils soient bien as-  
L'amour de mon Jesus qui embrase mon ame,  
Me fera surmonter cette effroyable flâme,  
Tu peux bien tourmenter ce siecle & foible corps,  
Mais jamais mon esprit ne craindra tes efforts,  
Qu'ils passent à milliers les noirs flots de Cocite,  
Je vous mets tout au pis, enrage & te dépote.

OLIBRE.

Mes Bourreaux tempêtez &amp; fracassez de coups !!

Cette obstinée ici qui me met en couroux ;  
 Dépouillez ses habits, déchirez sa chemise,  
 et au dur chevalier que nuë elle soit mise,  
 Guidez-la bien ferrée & de ses feux ardens,  
 Brûlez-lui les côtez, en forte qu'au dedans,  
 elle sente l'effort de cette peine dure,  
 et ce que peu valoir une extrême torture.

E V A N D R E.

Nican approche-toi, la voilà dépouillée,  
 Attache cette corde encore toute souillée,  
 De son sang purpurin à ses pieds fermement,  
 et nous verrons un peu si ce nouveau tourment,  
 Peut en quelque façon ébranler sa constance.

N I C A N.

elle aura le cœur bon, ainsi comme je pense,  
 Si ces feux ne la font tantôt changer d'avis.

E V A N D R E.

Les effets serviront plus que les devis :  
 Ça, ça, voyons un peu fillette opiniâtre,  
 Si tu seras toujours dans ton humeur folâtre.

S A I N T E R E I N E.

Éternelle, qui jadis trois enfans innocens,  
 Préservâtes des feux cruels & rougissans, [mes,  
 De l'ardente fournaise, & trois jours dans ces flâ-  
 Scûtes bien conserver, & leurs corps & leurs âmes ;  
 Sans cesse beniffans votre Nom glorieux,  
 Convocant les vertus de la terre & des Cieux ;  
 A benir vos bontéz, se promenant à l'aïse,  
 es rouges flots du feu de l'ardente fournaise,  
 et les sortant dehors, sans nulle lésion :  
 Donnant à leurs haineurs telle punition,  
 Que pourroit mériter un si grand maléfice,  
 et les faisant passer par le même supplice :  
 Ouyable Jesus, mon aimable Sauveur,

Je ne demande pas une telle faveur,  
 Mais bien que de ces feux l'extrême véhémence,  
 éloigne les brasiers de ma concupissance :  
 J'ai passé par le feu, Seigneur, doux & clement,  
 et vous m'avez conduite au rafraichissement,  
 Tyran, que gagne-tu ? Ni ces feux, ni ces âmes,  
 Ne me ferons servir tes Idoles infâmes ;  
 Après tout pour avoir les deux côtez grillés,  
 Les yeux de mon esprit en font mieux défilez.

O L I B R E.

emplissez une tonne d'une source d'eau vive,  
 Pour lui faire sentir la froideur excessive.

S A I N T E R E I N E.

envoye, ô fier Tyran ! querir toute la glace,  
 De l'ebre & du Stimon, que dedans on m'entasse,  
 Si mon Jesus le veut à lui je me conjoint,  
 Pour lui je veux souffrir jusqu'au dernier point.

S C E N E V.

O L I B R E, C Œ U R D U P E U P L E,  
O L I B R E.

Q U I auoit jamais crû qu'une simple Pucelle,  
 eusse pû supporter cette douleur cruelle ;  
 Pour moi je ne crois pas qu'elle ait du sentiment,  
 Je me douterois bien de quelque enchantement,  
 elle est comme le fer qu'à grands coups on maltelle,  
 Ou comme l'or d'orsit qu'on met dans la coupelle,  
 L'un s'endurcit plus fort l'un y devient plus beau,  
 Mes yeux me trompez-vous en ce cas si nouveau,  
 J'ai vaincu autrefois des Nations entières,  
 J'ai conduit genereux, mes esquadres guerrières,  
 Dès le lit de l'aurore où leve le Soleil,  
 Jusques dedans les lieux où il fait son sommeil,

Où tous ceux qui vouloient me faire résistance,  
 Je les ai dissipez & mis en décadence:  
 et cette opiniâtreté au milieu des tourmens,  
 Résiste aux foyers, aux fers & aux feux vehemens,  
 J'ajoutérai de plus ce genre de suplice,  
 et verrai si cette eau lavera sa malice:  
 Sinon je lui ferai la trame découper,  
 et à rouges bouillons tout son sang épancher,  
 Pour offrir à nos Dieux, & pour leur satisfaire,  
 Des orgueilleux mépris de cette téméraire.

## CŒUR DU PEUPLE.

Que fera ce cruel, sa peine est inutile?  
 De vouloir inventer,  
 Tant & tant de tourmens pour cette pauvre fille,  
 De maux acravanter:  
 Ce beau sang Virginal qui découlant par terre,  
 Nous attire des pleurs,  
 Et ce fer violent qui la presse & la ferre,  
 Avec tant de douleurs:  
 Qu'à servi tout cela sinon doubler sa force,  
 Pour vaincre ses efforts,  
 C'est en vain, c'est en vain le cruel qu'il s'éforce,  
 De tourmenter son corps,  
 A tant de cruautéz sa belle ame résiste,  
 Comme le diamant:  
 Car plus il la tourmente & plus elle persiste,  
 A souffrir doublement:  
 D'endurer pour son Dieu sont ses cheres délices,  
 Elle trouve les coups,  
 Et les traits rigoureux des plus cruels suplices,  
 Très-suaves & très-doux:  
 Triomphez constamment, valeureuse guerriere,  
 Des tourmens furieux:  
 Après que vous aurez fourni votre carrière,  
 Vous vivrez dans les Cieux.

## ACTE V.

## SCENE I.

EVANDRE Bourreau, SAINTE REINE.  
 EVANDRE.

Lions-lui les deux mains & les pieds de ces cordes.

SAINTE REINE.

Seigneur, souvenez-vous de vos misericordes.

EVANDRE.

La Cuve est pleine d'eau, ça plongeons-la dedans:  
 Elle lui fera pis que les brasiers ardents:

Nican empoigne-la, pouffons-la toute à l'heure,  
 Dans ce frais lavatoire, il faut qu'elle y meure.

SAINTE REINE, dans l'eau.

O divin Créateur de la Terre & des Cieux,  
 Sur votre humble fervante, hélas jetez les yeux!  
 Puisque ce fort lien si rigoureux m'en lasse,  
 Que je ne puisse lever mes mains vers votre face:  
 Droits es monts écarterez s'élève mes regards,  
 Je suis de mes chaîneaux ceinte de toute parts,  
 Pour rompre ces cordeaux force me soit donnée,  
 De tous, sinon de vous je suis abandonnée,  
 Qu'un miracle soit fait pour délivrer d'erreurs,  
 Ces pauvres abusez qui se baignent de pleurs,  
 De la pitié qu'ils ont d'admirer ma souffrance:  
 Vous le voulez mon Dieu, infinie puissance:  
 Les cordeaux sont rompus, je suis en liberté,  
 L'eau change sa froideur en chaude humidité,  
 Tout ainsi qu'au Printems l'agréable rosée,

D'une percluse humeur rend à la terre arroufée :  
 Quand l'aurore commence à découvrir le jour,  
 Et qu'elle fait rentrer toute chose en amour,  
 O Pere, ô Roi des Rois ! mon cœur, ma douce flamme,  
 Le torrent a passé par-dessus ma pauvre ame :  
 Vous m'avez beau plonger, exécrables bourreaux,  
 Vous perdez votre tems, regardez vos cordeaux,  
 Entièrement brisez : ne craignez vous canailles,  
 Que la terre qui tremble en ses creuses entrailles,  
 Ne vous abîme tous, comme elle fit jadis,  
 Corré & ses supôts, qui vouloient trop hardis,  
 Avoir la dignité du Prince de l'Eglise,  
 Que le Dieu tout-puissant du haut du Ciel autorise,  
 Je sens dessus mon chef, je ne sçai quoi qui luit :  
 C'est l'Ange Colombin que j'ai vû cette nuit,  
 Il porte dans son bec une riche couronne,  
 Et comme un clair Soleil à mes yeux il rayonne.

## S C E N E II.

L'ANGÉ EN FORME DE COLOMBE

présentant la Couronne à Sainte Reine.

SAINTE REINE, CŒUR DU PEUPLE.

L'ANGÉ.

O Reine, par effet, beaucoup plus que de nom,  
 Voici le beau présent, l'ineslinable don,  
 Le précieux chapeau de triomphe & de gloire,  
 Dont votre cher époux après votre victoire,  
 Ornera votre chef : voici le juste prix,  
 Que vous posséderez en son sacré pourpris,  
 Venez, Vierge, venez dedans ce beau Parterre,  
 Exempt de tous frimats, de foudre & de tonnerre,  
 C'est le Dieu qui jouït d'un éternel Printems,  
 Où la fiere Atropos, ni l'empire du tems,

N'ent point d'autorité qui soit considérée :  
 Les extrêmes rigueurs du froidureux Borée,  
 Les chagrins, les foudis, n'ont pouvoir dans ces lieux,  
 C'est où on essuira les larmes de vos yeux :  
 Vous avez enduré de très-cruelles peines,  
 Vous épuisez pour Dieu tout le sang de vos veines :  
 Mais ce divin Amant vous récompensera,  
 D'un loyer infini qui toujours durera.

## SAINTE REINE.

O amour ! ô bonté ! ô douceur ineffable !  
 Que vous avez de soin pour une miserable !  
 Las ! si vous me donnez un peu d'affliction,  
 J'ai mille fois autant de consolation :  
 Ce sera donc bien-tôt, Ambassadeur fidèle,  
 Que mon esprit quittant la dépouille mortelle,  
 De ce débile corps, pointera dans les Cieux,  
 Pour vous y contempler, cher époux glorieux :  
 Bel esprit, qu'il me tarde, & que l'heure me presse ;  
 Que j'aurai de plaisir, que j'aurai de liesse !  
 De voir à découvert mon adorable époux,  
 Devant qui tous les Saints stéchièrent les genoux :  
 Qui est le doux objet, & qui les rassasie,  
 De ses divins Nectars, & de son Ambrosie.

## CŒUR DU PEUPLE.

Quel spectacle en ceci ? que le Dieu des Chrétiens,  
 Est un Dieu admirable, & qu'il aime les siens :  
 Ces bourreaux étonnez ne sçavent plus que faire,  
 Quittons l'idolâtrie, & craignons la colere,  
 De ce Dieu tout-puissant, pitoyable & benin,  
 Qui pour nous a goûté de la mort le venin :  
 Faisons-nous baptiser, & vivons en sa crainte,  
 Gardons sa sainte Loi dans nos ames empreintes :  
 Considerons la Vierge au sortir de cette eau,  
 Son corps est lumineux comme un luisant flambeau,

De l'Ange les discours sont de parfaits Oracles ;  
 Il n'appartient qu'à Dieu de faire des Miracles ,  
 L'ombrage doit ceder à la réalité ,  
 Le mensonge appartient à la verité.

## S C E N E I I I .

OLIBRE SAINTE REINE,  
 CŒUR DU PEUPLE.

O L I B R E .

**O** Manoirs ! ô fureurs ! ô desespoir ! ô rage !  
 Ne vangerai-je pas ce defastreux outrage ?  
 Elle ébranle ce peuple par ses subtils liens ,  
 Je crains qu'il n'en arrive autant à tous les miens ;  
 Si je ne fais mourir cette fine Medée ,  
 Elle les perdra tous par une fausse idée ,  
 Qu'on la jette soudain hors de la Cité ,  
 Qu'au panchant de ce Mont, comme elle a mérité ,  
 Le chef lui soit tranché, c'est un trop doux suplice ,  
 Qui ne se trouve pas conforme à sa malice :  
 Mais quoi ? que voulez-vous , il s'en faut détraper ,  
 Puis qu'elle subvertit & tâche d'attraper ,  
 En ses gluans pipeux tout le simple vulgaire ,  
 A quel prix que ce soit , il nous en faut défaire.

S A I N T E R E I N E .

D'une si douce mort, Monsieur, je vous rends gract,  
 Aujourd'hui je verrai mon Sauveur face-à-face :  
 O jour très-désirable ! ô jour bienheureux jour ,  
 Qui me fera goûter les fruits de mon amour :  
 Jour qui me conduit à l'objet inéfabable ,  
 Qui m'offre liberal, sa gloire perdurable :  
 Allons, mon ame allons, courons d'un pas léger ,  
 Cherchons mon bien, ne craignons le danger ,

Ce cœur qui sans cesser bat dedans ma poitrine ,  
 N'aura point de repos, bonté toute divine ,  
 Qu'il ne soit joint à vous, dépêchez-vous bourreaux ,  
 Faites ce qu'on vous dit, que vos Palais sont beaux ,  
 Qu'ils sont doux & charmans, ô qu'ils sont agréable !  
 Quand verrai-je mon Dieu en ce lieu désirable ?  
 Sera-ce pas bien-tôt, bourreaux êtes vous prêts ?  
 Monsieur entend qu'en bref on suive ses Arrêts :  
 Chere Patrie, au moins, peuple je vous conjure ,  
 De mettre, s'il vous plaît, ordre à ma sépulture ,  
 Suivez, mes chers amis, la Loi de Jesus-Christ ,  
 Qu'elle soit à jamais gravée dans votre esprit :  
 Croyez-moi de bon cœur, ô ma chere Patrie !  
 Délaissez les faux Dieux, quittez l'idolâtrie ,  
 Servez, servez celui qui regne dans les Cieux ,  
 Qui doit juger les bons & les malicieux :  
 Faisant vivre les uns à l'éternelle gloire ,  
 Et les autres brûler dedans la spelonge noire.

CŒUR DU PEUPLE.

Nous sommes bien ici huit cens résolus ,  
 D'être presentement du nombre des élus ,  
 De votre bien-aimé, & quand à l'heure même ,  
 Il nous faudroit souffrir une mort plus qu'extrême ;  
 Nous confessons tout haut qu'il est l'unique Dieu ,  
 Seul digne d'être aimé, & servi en tout lieu :  
 S'il nous faut comme vous pour lui donner nos ames ,  
 Nous ne craignons les fers, les tourmens ni les flâmes ,  
 S'il est besoin nos cols nous tendrons de bon cœur ,  
 Sous les coups foudroyans du glaive meurtrisseur ,  
 Et autant que nos corps auront du sang à rendre ,  
 Pour le Dieu tout-puissant nous le voulons épendre.

S A I N T E R E I N E .

Messieurs que j'ai de joye & de contentement ,  
 De vous voir préparez à suivre mon Amant :

Je mourrai deormais mille fois plus contente,  
Voici qu'à cet effet le bourreau se présente.

## SCENE IV.

SAINTE REINE, EVANDRE, *Bourreau.*

SAINTE REINE.

**P**arle à moi, cher Evandre, est-ce ici où je dois  
abandonner ce corps?

EVANDRE.

Pucelle tu le vois,

C'est dessus ce billot que ta tête méchante  
Doit être mise à bas par ma lame tranchante.

SAINTE REINE.

De grace accorde-moi qu'à ce dernier effort,  
J'implore mon Jesus, mon aide & mon confort.

EVANDRE.

Prie tant que tu voudras, mais vaine est ta demande,  
Car il faut accomplir ce que le Roi commande.

SAINTE REINE.

O Dieu! divin Soleil, qui dessus votre Croix,  
Avant que d'éclipser d'une mourante voix,  
Fîtes à votre Pere une ardente priere,  
Ne détournez, hélas! votre face en arriere,  
De mon humble Oraison pardonnez mon Sauveur;  
Premier à ce bourreau, qui me fait la faveur,  
Par son glaive ailé, de m'ôter de ce monde,  
Pour m'envoller au Ciel, où tout bonheur abonde,  
Et quoiqu'il ait de coups brisé mon pauvre corps,  
L'affligeant de supplice, & dedans & dehors,  
En lui faisant souffrir tant de douleurs ameres,  
Pardonnez au Tyran, qui dedans ses coleres,  
M'a causé tous les maux, enfin pardon à tous,  
Ne le châtiez pas selon votre couroux?

Tirez

Tirez-les des erreurs & de l'idolâtrie,  
Je vous supplie aussi pour ma chere Patrie,  
Faites que votre foi fleurisse dans l'Auxois,  
Que tout ce peuple ici vive deffous vos Loix:  
Enfin que du couchant jusqu'au lit de l'aurore,  
Chacun d'un même cœur vous aime & vous adore,  
Je recommande aussi, ô mon doux Jesus-Christ!  
Entre vos bras, ayez mon langoureux esprit:  
Il faut que je vous baise, ô flamboyante lame!  
Forgée tout exprès pour bien heurter mon ame:  
Adieu chers assistans, adieu bourreaux adieu,  
Je m'en vais dans le Ciel & vous laisse en ce lieu.

EVANDRE.

Madame, permettez que les yeux je-vous bande.

SAINTE REINE.

Faits afin que bien-tôt à mon Dieu je me rende:  
Pour ta commodité je me met. à genoux,  
Je trouve pour Jesus ce martyr bien doux.

LES ANGES, *qui emportent visiblement son Amé  
au Ciel,* CŒUR DU PEUPLE.

LES ANGES.

**A**pprochez-vous belle ame, & venez dans les  
Cieux,  
Pour jouir à souhait des biens délicieux,  
Que votre cher époux vous prépare lui-même,  
Il veut vous couronner d'un riche Diadème,  
Qui est tout entouré de lauriers toujours verds.  
Et d'une Palme aussi qui ne craint les hyvers,  
Dans le sang de l'Agneau votre étoile est lavée,  
Aussi c'est pour le Ciel qu'il vous a reservée:  
C'est-là qu'il essuira les larmes de vos yeux,

E

C'est-là qu'il vous fera mille dons précieux :  
 C'est-là où ce bon Dieu les ames raffie,  
 De ses divins Nectars & de son Ambroisie :  
 C'est-là où votre esprit nageant dans les plaisirs :  
 Ravi enfantera mille amoureux desirs :  
 C'est-là où vous aurez une éminente place,  
 Pour chanter avec nous son laus devant sa face,  
 D'une sainte chançon qui point ne cessera,  
 Louiant celui qui fût, qui est, & qui sera.

C Œ U R D U P E U P L E .

O que cette Musique a charmé nos oreilles !  
 Que nos sens sont remplis d'agréables merveilles,  
 Que ces Anges sont beaux, brillans, radieux,  
 Et qui les fait beau voir porter dedans les Cieux,  
 L'esprit de cette Vierge, ô Sauveur admirable !  
 Qu'à l'endroit de vos Saints vous êtes favorable :  
 Qu'il vous fait bon servir & que l'homme est heureux,  
 Qui tâche à vous complaire, ô cas miraculeux !  
 Ce beau chef palpitant, & sautant par la plaine,  
 Verse un ruisseau de sang, qui se change en fontaine :  
 O quel étonnement ! ô prodige nouveau !  
 Les pauvres affigez qui boivent de cette eau,  
 Sont à l'instant guéris, ô merveille féconde !  
 Ceux qui se vont baignant au cristal de cette onde,  
 Recouvrent la santé, les aveugles & boiteux,  
 Hidropiques, sourdeaux, gravelleaux & gouteux,  
 Membres demis, pourris, corrompus, miserables,  
 Et mille autres langueurs par ces eaux sont curables,  
 Ayons donc le souci d'inhumér ce beau corps,  
 Qu'il ne soit pas traité comme les autres morts :  
 Conservant chèrement ses précieuses Reliques ;  
 Dieu ne veut que les corps des Saints glorieux,  
 Dans la corruption demeurent odieux,  
 "veut qu'on les respecte, il veut qu'on les vénere,

Et qu'en ce monde ici leurs membres ont révére,  
 Vierge, qui maintenant auprès de votre époux,  
 Ayez tant de pouvoir, ayez pitié de nous :  
 Faites qu'avec vous les esprits fidèles,  
 Nous soyons jouissans des clartez éternelles.  
 Ainsi soit-il.

*Fin de la présente Tragedie.*





SONNET  
SUR LA MIRACULEUSE  
SAINTE REINE  
VIERGE ET MARTYRE.

Venez de toutes parts, Peuples dévotieux,  
Monarques qui avez puissance souveraine,  
Dans Alife pour voir le Corps de Sainte Reine,  
Des Saints & des Saintes le plus Miraculeux.



Le sourd & le muet, l'aveugle & le boiteux,  
Aussi tôt qu'ils ont bu des eaux de sa Fontaine,  
Recouvrent la santé, & guérissent sans peine,  
Les Démons font chaffez, guérissent les Lépreux.



Depuis près de mille ans sur la terre & sur l'onde  
Des lieux plus retirez qui foient dedans le monde,  
Les Princes & les Rois s'estiment trop heureux.



A la Sainte d'offrir leur Sceptre & leur Couronne ;  
De baiser ses liens, de lui faire des vœux,  
Mille & mille présens leur Royale main donne.



l'Empereur fut mené,  
Et a l'instant condamnée





On la met avec sa chaine,  
Dans une Cuve deau pleine.



*ORAIISON TRES-DEVOTE  
à sainte Reine.*

**V**ierge Sainte & invincible Martyre,  
qui avez été un Lys de pureté &  
d'innocence dans les fombres vallées du  
Paganisme, une Rose vermeille parmi  
les piquantes épines d'un rigoureux mar-  
tyre, & une Grenade couronnée dans  
toutes les actions de votre vie. Je vous  
regarde maintenant dans les dernières  
agonies de votre mort, comme cette im-  
mortelle qui ne flétrit jamais, & qui est  
le vrai Symbole de votre perseverance  
jusqu'à la mort dans le service & l'amour  
de votre divin Epoux. Et comme vous  
n'avez point eu à votre mort de desir  
plus pressant que de lui acquerir des  
cœurs qui le servissent fidèlement, pré-  
sentez-lui le mien, s'il vous plaît, puis-  
que je le vouë dès-à-présent à son servi-  
ce; mais soyez ma caution auprès de lui

& enfant du pouvoir que vos mérites vous ont acquis, obtenez-moi cette persévérance finale qui vous a renduë Sainte, qui me rendra bienheureuse.

Ainsi soit-il.

### SALUTATION.

**J**E vous saluë, REINE, prévenuë de la Grace du Saint Esprit dès vos plus tendres années, benîtes foyez-vous entre les filles qui ont consacré à Dieu leur Virginité, & beni soit pour jamais votre bien-aimé Jesus.

Sainte Reine, Patrone des affligés, priez pour nous maintenant & à l'article de la mort. Ainsi soit-il.

F I N.



& unfant du pouvoir que vos mérites vous ont acquis, obtenez-moi cette perseverance finale qui vous a renduë Sainte, qui me rendra bienheureuse.

Ainsi soit-il.

### SALUTATION.

**J**E vous saluë, REINE, prévenuë de la Grace du Saint Esprit dès vos plus tendres années, benîtes soyez-vous entre les filles qui ont consacré à Dieu leur Virginité, & beni soit pour jamais votre bien-aimé Jesus.

Sainte Reine, Patrone des affligés, priez pour nous maintenant & à l'article de la mort. Ainsi soit-il.

F I N.



